

## DEUXIÈME PARTIE.

COUP D'OEIL GÉNÉRAL SUR LA CHEVALERIE A SON ÉPOQUE  
DE COMPLÈTE FORMATION : CÉRÉMONIES, MOEURS, USAGES.

(XIII<sup>e</sup> SIÈCLE.)

### CHAPITRE VII.

I. La chevalerie complète. — II. Éducation chevaleresque :  
le page, l'écuyer. — III. Armement du chevalier. — IV. De-  
voirs du chevalier.

#### I.

La chevalerie est complète au XIII<sup>e</sup> siècle. Esprit religieux, tempéré par un généreux esprit d'humanité, esprit amoureux et galant, empire des dames, esprit de vaillance et de point d'honneur, rite, règle morale, fêtes, tournois, étiquette, romans de chevalerie, tout cela existe, est rassemblé, épanoui, et forme un ensemble brillant qui mérite véritablement le nom de chevalerie. Vous ne voyez plus le chevalier batailleur du XI<sup>e</sup> siècle, homme grossier, sans principe moral et sans culture extérieure. Vous ne voyez plus le chevalier féroce de la première

croisade, sans autres sentiments que celui de sa force et celui d'une piété farouche et haineuse. Vous ne voyez plus le chevalier troubadour, galant, impie, ne faisant que l'amour, chantant, courant le monde. Toutes ces figures, qui ont passé successivement sous nos yeux, se sont rapprochées, touchées, confondues, comme dans un songe, et transformées en une figure nouvelle, le chevalier du XIII<sup>e</sup> siècle, le chevalier complet. Car c'est ainsi que les choses humaines changent à chaque instant d'aspect et composent incessamment des types plus parfaits.

Il faut donc s'arrêter au XIII<sup>e</sup> siècle pour examiner la chevalerie, et parce qu'elle est complète alors, et parce qu'elle commence à s'altérer ensuite. Bientôt elle va s'imiter elle-même, se raffiner à dessein, tomber dans l'affectation et l'extravagance. Certes, elle sera grande et sérieuse jusqu'à la fin avec les hommes sérieux ; mais trop de fois elle deviendra jeu, spectacle, fantaisie bizarre. C'est le sort de tout ce qui végète en ce monde où tout végète, plantes, animaux, hommes, sociétés, mœurs, institutions, de n'arriver à la maturité que pour passer bientôt à la décomposition, de naître et mourir sans cesse.

## II.

Il faut bien se figurer que les chevaliers étaient l'aristocratie au moyen âge. Il fallait, au XIII<sup>e</sup> siècle,



quatre quartiers de noblesse pour être fait chevalier ; plus tard on fut moins exigeant. Il n'y avait point de rapport entre les titres féodaux et le titre de chevalier. Les premiers marquaient une puissance politique, le second une simple dignité militaire et sociale. Les ducs, les comtes, tous les possesseurs de fiefs, tous les *riches hommes*, comme on les appelait, recherchaient et acquéraient la chevalerie ; les cadets, les déshérités de la noblesse féodale l'obtenaient également. Elle rassemblait sous le même nom les puissants et les faibles, les riches et les pauvres, et mettait de l'égalité au moins dans l'aristocratie.

Le chevalier n'était pas seulement un soldat : c'était un gentilhomme qui tenait son rang dans le camp et dans le château, dans les combats et dans les fêtes, en face de l'ennemi et auprès des dames. C'était à la fois l'aristocratie de l'armée et la haute société du monde féodal. Il était plus encore : un protecteur du faible, de la religion, un gardien de la paix publique. On verra un peu plus loin toute l'étendue de ses obligations.

L'éducation chevaleresque devait donc former à la fois un soldat, un galant homme et, si je l'ose dire, un magistrat. Nous formons dans nos lycées des hommes plus éclairés et plus instruits ; nous n'y formons ni des hommes de société ni des hommes de guerre. L'éducation chevaleresque avait une tâche plus vaste.

Elle ne séquestrait pas l'enfant. A peine retiré des mains des femmes à l'âge de sept ans, et confié à celles des hommes, il devenait page et commençait par la pratique même son éducation. Il servait à table, versait à boire, exerçait ainsi ses mains à l'adresse, son corps aux mouvements gracieux et aux bonnes manières, ses lèvres à l'aisance, à l'agrément, à la convenance parfaite du langage, son esprit à l'attention, à l'empressement de rendre service. Attaché à quelque personnage de distinction, homme ou femme, il accompagnait son maître ou sa maîtresse, portait leurs messages. Qu'on ne dise point que c'était une éducation de laquais. Cette domesticité de noble à noble n'avait rien d'humiliant. Le jeune page était comme en famille ; c'était comme s'il eût servi son père ou quelqu'un des siens. D'ailleurs on ne bornait point là son éducation. On prenait grand soin de lui enseigner la décence, les bonnes mœurs, le respect de la chevalerie et des preux, l'amour de Dieu et des dames. Des simulacres enfantins des tournois le préparaient aux luttes sérieuses d'un âge plus avancé. Il passait ainsi sept années, attendant avec impatience ses quatorze ans pour *sortir de pages* et porter le beau nom d'écuyer.

Devenir écuyer, c'était en quelque sorte devenir homme. C'était la toge, comme disait Tacite de la framée des jeunes Germains. L'écuyer recevait



l'épée : c'était son insigne. On ne lui mettait pas entre les mains de quoi donner la mort sans lui faire comprendre par une certaine solennité l'usage sérieux qu'il en devait faire. Son père et sa mère, cierge en main, le conduisaient à l'autel. Le prêtre y prenait l'épée et la ceinture, les bénissait et les attachait au côté du jeune homme.

L'écuyer débutait par des services peu différents de ceux du page; c'étaient les services de la salle à manger et du salon. Il était écuyer tranchant, comme Joinville qui, dans sa jeunesse, à la cour de saint Louis, tranchait devant le roi de Navarre; ou bien écuyer d'échansonnerie, de paneterie; ou bien il était chargé de dresser les tables, de donner à laver à la fin du repas, d'enlever les tables, de préparer la salle pour le bal, de *faire les honneurs*. Ici l'écuyer était à la fois acteur et serviteur. Il dansait avec les demoiselles de la suite des hautes dames, et, dès que la fatigue suspendait la danse, il courait chercher les rafraîchissements. Aujourd'hui un cavalier fait quelques pas pour enlever sur le plateau qui circule une glace qu'il apporte à sa danseuse. L'écuyer faisait bien davantage. C'était lui-même qui portait par toute la salle les épices, les dragées, les confitures, le vin au miel qu'on appelait *claré*, le piment, le vin cuit, l'hypocras, enfin tous les toniques rafraîchissements dont nos pères faisaient usage. Je pense que

..

ces rafraîchissements pouvaient avoir un peu plus de saveur présentés par un jeune et bel écuyer que par un domestique, et ce n'était peut-être pas l'épisode le moins piquant du bal.

Un service supérieur à celui-là, et plus noble dans l'opinion du temps, était celui de l'écurie. Des écuyers habiles et éprouvés tenaient école et enseignaient aux écuyers plus jeunes l'art de soigner et de dresser les chevaux. Cet art était fort important. Dans les tournois, dans les combats singuliers, la plus légère faute du cheval pouvait compromettre toute la justesse du coup de lance et toute l'adresse du cavalier.

L'écuyer entretenait les armes de son maître en bon et bel état, lui tenait l'étrier quand il montait à cheval, portait les diverses pièces de son armure, menait derrière lui les chevaux de bataille ou de recharge. Un chevalier n'avait pas toujours le corps chargé de sa lourde armure. Il la quittait ordinairement quand il entraît dans une église ou dans une noble maison. Souvent même il se rendait au combat avec un simple chaperon sur la tête et son seul haubergeon sur le corps. Ses écuyers portaient derrière lui, l'un son heaume, l'autre son écu, d'autres ses brassards, ses gantelets, sa lance, son pennon, son épée : arrivés en présence de l'ennemi, tous se réunissaient autour de lui, lui ajustaient les diverses pièces de son ar-



mure et lui mettaient en main les armes offensives. Ils ne le quittaient pas dans le combat, tenaient tout prêts derrière lui un cheval frais, de nouvelles armes, l'aidaient à se relever s'il tombait, paraient les coups dont il était menacé.

Après ces divers services, l'écuyer arrivait enfin à celui qui était le plus estimé de tous, parce qu'il le rapprochait plus intimement de la personne même du seigneur ; et mieux valait, ce semble, soigner le seigneur que soigner ses chevaux. L'écuyer de corps était appelé écuyer d'honneur. Il accompagnait son maître dans sa chambre, l'habillait et le déshabillait. Au combat il portait sa bannière et poussait son cri de guerre. J'ai dit *son maître*, et maître était le mot consacré. C'était une domesticité dérivée des mœurs de la Germanie et changée par le changement des mœurs. Le compagnon ne déshabillait point son chef, qui ne quittait guère ses vêtements grossiers, et ne le couchait pas, faute de lit. Mais de la forêt germaine au luxueux château seigneurial du XIII<sup>e</sup> siècle, la distance était grande : le moyen âge était fort bien couché. Il inventa les grands, hauts, larges et bons lits qu'on ne voit plus que dans les musées. Pour les vêtements, ils étaient encore amples au temps de saint Louis ; mais, cinquante ans plus tard, ils devinrent si justes et si compliqués qu'il était bon d'être aidé pour s'en défaire ou pour les mettre. Et

qui eût voulu laisser aux valets le soin délicat de la personne du seigneur? On a vu se conserver jusque dans les cours modernes cette domesticité de la noblesse, mais avec d'autant plus de servilité que les mœurs s'en éloignaient davantage.

L'écuyer de quatorze ans, tout fier de porter l'épée encore lourde pour sa main, n'était qu'un apprenti. Mais l'écuyer *de corps* était accompli; il ne lui restait plus qu'à voyager pour compléter l'éducation chevaleresque. Permission obtenue, il se rendait dans les cours des pays éloignés, attentif à suivre partout les tournois, à observer les armes, les manières de combattre, les usages. C'était une étude sérieuse. L'écuyer diligent prenait des notes sur ses tablettes. Après cela, le noviciat de la chevalerie était terminé pour lui : les chevaliers le considéraient presque à l'égal d'un d'entre eux. Il était digne de devenir chevalier lui-même. Mais souvent il éloignait volontairement cet honneur, soit à cause de la dépense, soit pour attendre quelque occasion solennelle; les plus pieux ne se croyaient pas dignes avant d'avoir combattu les infidèles; quelques-uns, conscience ou timidité, redoutaient d'aborder un rôle plus difficile que celui d'écuyer : car, comme dit un vieux livre de chevalerie, « vaut mieux être bon écuyer que un pauvre chevalier. »



## III.

Sept ans poupon, sept ans page, sept ans écuyer, et le jeune noble était majeur; le bourgeois, à quatorze ans. Cette grande différence montre combien la profession de chevalier était jugée exiger plus de force et de sens que les humbles professions du peuple. On pouvait donc devenir chevalier à vingt et un ans. On vit dès l'origine quelques rares exceptions, et des chevaliers de dix-sept ou même de quinze ans; c'est qu'un développement précoce du corps et de l'esprit, peut-être quelques actions héroïques, les en rendaient dignes. Dans la décadence de la chevalerie, on fit sans aucune raison des chevaliers de huit ans. Quant aux souverains et aux princes du sang, on pense bien qu'ils n'avaient que la peine de naître: ceux-là gagnaient la chevalerie sur les fonts de baptême. On faisait toucher à la petite main du petit être inerte une épée nue, et voilà un chevalier. Duguesclin fit ainsi chevalier le duc d'Orléans, frère de Charles VI.

C'était une belle cérémonie que l'ordination d'un chevalier. A celle-là était réservé tout l'éclat, toute la pompe; à celle-là tout l'appareil, toute la minutie des rites, toute la rigueur des préceptes. L'Église ne consacrait pas seule le chevalier, comme l'écuyer; mais elle avait les prémices de cette con-

sécration. La prise d'armes du chevalier commençait comme une prise de froc monacal. Par cette intervention dans un acte aussi important, l'Église se flattait de dominer l'esprit de la société militaire. On doit reconnaître que, si elle cessa bientôt de le dominer, elle avait contribué beaucoup à l'élever.

Voici le postulant, un beau jeune homme, dans la force de l'âge, vigoureux, en belle chair et bonne santé. Il faut mortifier un peu cette chair : d'abord des jeûnes rigoureux, des nuits passées en prière dans la vaste et sombre église, ou dans la chapelle du château, en compagnie de ses parrains et d'un prêtre : c'est la *veille des armes*. Là son esprit se recueille, s'isole du monde, se prépare aux pensées sérieuses. Après cette retraite et cette pénitence, il se confesse, il communie. La purification des sacrements ne suffit point, on veut encore y ajouter des symboles visibles de pureté; on lui fait prendre un bain, on le revêt d'habits blancs : double toilette du corps et de l'âme. Mortifié, confessé, lavé, voilà, ce semble, les espiégleries du page ou les méfaits de l'écuyer suffisamment effacés. Il est bon maintenant de lui renouveler un peu son catéchisme, car il faut que le chevalier sache bien ses devoirs de chrétien et qu'il ait présents à l'esprit les dogmes qu'il doit défendre. On ne lui épargne point les sermons, on lui explique les principaux articles de la foi et de la morale chrétienne. Après cela la



préparation est complète : il prend son épée, la pend à son cou, se rend à l'église, et se présente à l'autel après la messe chantée; le prêtre célébrant prend l'épée, l'épée déjà bénie autrefois quand l'écuyer la reçut : mais depuis, qui sait les péchés qu'elle a commis? il la bénit encore et la lui rend. Le postulant a fini avec l'Église; maintenant c'est à la société laïque et militaire qu'il va demander une autre consécration. Le seigneur, assis dans sa chaire, l'attend, en grande réunion, soit dans l'église, soit dans la cour ou la grande salle du château. Le postulant le va trouver à pas lents et graves, les mains jointes, l'attitude recueillie, l'épée toujours pendue au cou. Arrivé devant le seigneur, il s'agenouille. « A quelle intention, lui demande celui-ci, souhaitez-vous d'obtenir la chevalerie? Si c'était pour être riche, vous reposer et vous faire honneur à vous-même plutôt qu'à la chevalerie, vous en seriez indigne et seriez à l'ordre de la chevalerie ce que le clerc simoniaque est à la prélature. » Il répond qu'il ne cherche ni la richesse, ni le repos, ni un vain éclat, mais qu'il travaillera à honorer la chevalerie. On lui lit un serment en vingt-six articles, il les jure, et le seigneur lui accorde la chevalerie. Aussitôt un chevalier, plusieurs même s'approchent de lui. Ils lui attachent les éperons, en commençant par la gauche, ils lui passent le haubert, lui ajustent la cuirasse, les

brassards, les gantelets, enfin lui ceignent l'épée. Il se laisse faire, toujours à genoux, levant vers le ciel ses mains et ses *yeux corporels et spirituels*. Alors le seigneur se lève de son siège, et, prononçant ces paroles : « Au nom de Dieu, de saint Michel et de saint Georges, je te fais chevalier, » il lui donne trois coups du plat de son épée sur les épaules ou sur le cou. C'est la *colée* ou *accolade*. Quelquefois un léger coup de la paume de la main sur la joue remplaçait le coup de l'épée : c'était la *paulmée*. Les paroles pouvaient varier aussi, et le postulant désigner le saint de sa dévotion particulière.

Par la vertu de l'accolade, le chevalier est créé, *adoubé* (adopté). On lui donne le heaume, l'écu, la lance, qu'il peut porter désormais, et on lui amène son cheval. Il s'y élance et le fait caracoler avec la joie naïve de ce jeune héros de roman qu'Alexandre vient d'armer chevalier. « Adonc regarde haut et bas, et lui est avis que c'est belle chose d'un homme quand il est armé. Il prend son heaume, son écu, saute sur son cheval, se dresse et s'affermi sur ses écriers, se rassemble dans ses armes et se met à brandir sa lance autour de sa tête, souhaitant de tout son cœur d'avoir quelqu'un avec qui jouter. »

Après avoir témoigné sa joie et son orgueil par une brillante parade, le nouveau chevalier doit chevaucher parmi la ville, se montrer à tous, pour



que chacun sache qu'il est chevalier et désormais obligé de défendre et maintenir l'honneur de la chevalerie.

La cérémonie tout à fait achevée, les fêtes commencent à la cour du seigneur; grands festins, joutes, tournois, tous les divertissements des fêtes de chevalerie; grande distribution de présents: le seigneur ne s'y doit point épargner: riches robes, manteaux fourrés, armes, bijoux, tout le monde, chevaliers et écuyers conviés à la fête, se pare de ses largesses. Le nouveau chevalier aussi serait honni s'il ne se montrait pas en ce jour aussi généreux qu'il peut l'être. Il doit bien faire des cadeaux, lui qui vient de recevoir le magnifique cadeau de la chevalerie.

L'ordination du chevalier était à elle seule le sujet d'une fête brillante. Mais ordinairement elle recevait encore un bien plus grand éclat de la circonstance solennelle que le futur chevalier avait soin de choisir. C'était quelque grande fête de l'Église, surtout la Pentecôte, quelque grande solennité de la cour, publication de paix ou trêve, sacre ou couronnement des rois, naissance, baptême, fiançailles, mariages des princes; on choisissait encore volontiers le jour où quelque prince recevait la chevalerie. Philippe, fils de Philippe le Bel, fit chevalier, à la Pentecôte, ses trois fils, et ceux-ci firent aussitôt quatre cents chevaliers. Ce fut une grande

fête, comme on le pense bien, et par la solennité religieuse, et par la qualité des trois principaux impétrants, et par le nombre des autres. Le chevalier aimait à dater sa chevalerie de quelque journée importante. C'est pour la même raison qu'on faisait beaucoup de chevaliers sur les champs de bataille. Là toute la cérémonie se bornait à l'accolade. On en fit quatre cent soixante-sept avant celle de Rosebecque, cinq cents avant celle d'Azincourt. Mais je ne crois pas que cet usage ou au moins cette prodigalité se rencontre au XIII<sup>e</sup> siècle. Il y avait quelques inconvénients à faire des chevaliers avant la bataille. Deux armées se trouvèrent un jour en présence. Le combat étant retardé, on fit par passe-temps des chevaliers; puis le combat n'eut pas lieu et l'on se sépara sans avoir fait autre chose. Un lièvre passa devant le front de l'armée française: les chevaliers de ce jour furent appelés *chevaliers du lièvre*. Brantôme, au XVI<sup>e</sup> siècle, était aussi d'avis qu'il valait mieux donner la chevalerie après qu'avant le combat; car tel recevait alors l'accolade qui ensuite « s'enfuyait à bon escient de la bataille.... et voilà une chevalerie et une accolade bien employées. »



## IV.

Le bruit des fêtes dissipé, le chevalier se trouvait en présence de ses devoirs :

Chevaliers en ce monde-cy  
Ne peuvent vivre sans soucy.

C'était une sorte de magistrature publique dont on venait de l'investir, et même une sorte de sacerdoce. Les écrivains ecclésiastiques qui ont écrit sur la chevalerie aiment à comparer l'ordre de la chevalerie avec celui de la prêtrise, les ornements du prêtre à l'autel avec les armes du chevalier. Ils comparent aussi la société à un corps dont l'Église est la tête, les chevaliers les bras, et les artisans les membres inférieurs. Les bras doivent défendre la tête, d'où ils tirent leur influence, et les membres inférieurs, qui leur donnent la nourriture. A la messe, pendant l'évangile, le chevalier tenait son épée nue, la pointe en haut, prêt à défendre par le fer le livre et la doctrine. Ces mêmes écrivains exigent des chevaliers sept vertus dont trois théologiques : foi, espérance et charité, et quatre cardinales : justice, prudence, force et tempérance. Un romancier plus mondain exige à son tour largesse et courtoisie : pour lui ce sont les vertus principales, les *deux ailes* de la chevalerie.

Voici quelques vers d'Eustache Deschamps, poète du XIV<sup>e</sup> siècle, qui résumant avec concision tous les devoirs de la chevalerie :

Vous qui voulez l'ordre de chevalier,  
Il vous convient mener nouvelle vie,  
Dévotement en oraison veiller,  
Péché fuir, orgueil et vilainie ;  
L'Église devez défendre,  
La veuve, aussi l'orphelin entreprendre (protéger) ;  
Être hardis et le peuple garder,  
Prud'hommes loyaux, sans rien de l'autrui prendre :  
Ainsi se doit chevalier gouverner.

Humble cœur ait, toujours doit travailler  
Et poursuivre faits de chevalerie,  
Guerre loyale ; être grand voyageur,  
Tournois suivre, et jouter pour sa mie.

Il doit à tout honneur tendre  
Pour qu'on ne puisse en lui blâme reprendre,  
Ni lâcheté en ses œuvres trouver ;  
Et entre tous se doit tenir le moindre :  
Ainsi se doit chevalier gouverner.

Il doit aimer son seigneur droiturier,  
Et dessus tout garder sa seigneurie ;  
Largesse avoir, être vrai justicier ;  
Des prud'hommes suivre la compagnie,  
Leurs dits ouïr et apprendre,  
Et des vaillants les prouesses comprendre,  
Afin qu'il puisse les grands faits achever,  
Comme jadis fit le roi Alexandre :  
Ainsi se doit chevalier gouverner.



Admirables *commandements de la chevalerie* !  
Honneur à ce vieux et mâle langage dont chaque vers trace un devoir, non pas seulement d'honnêteté, mais de vertu militante et infatigable, de protection des faibles, de recherche constante de l'honneur et de la gloire légitime, de noble galanterie, de libéralité, de modestie, de loyauté, de fidélité, d'étude des bonnes mœurs, d'empressement à s'instruire. C'est dans ce moule que furent jetées ces vieilles maximes héroïques dont l'accent retentit encore trois siècles plus tard dans le grand écho de Corneille :

Fais ce que dois, advienne que pourra.

Et cette autre, à la fois de loyauté dans le combat et de modestie dans la victoire :

Un chevalier, n'en doutez pas,  
Doit férir haut et parler bas.

Et cet admirable cri des hérauts d'armes dans les tournois en l'honneur des vainqueurs :

Honneur aux fils des preux !

Non pas honneur aux preux ! car, dit un vieux livre, « nul chevalier ne peut être jugé preux si ce n'est après le trépasement. Nul n'est si bon chevalier au monde qu'il ne puisse faire une faute, voire si grande, que tous les biens qu'il aura faits devant seront annihilés. »

*Preux* était un noble adjectif; le preux n'était pas seulement le vaillant, c'était celui qui remplissait tous les devoirs de la chevalerie.

C'est par cette belle règle de conduite et ces principes élevés que se formèrent ces types de chevaliers dont la France s'est honorée depuis le XIII<sup>e</sup> siècle jusqu'au XVI<sup>e</sup>.

On est émerveillé de voir apparaître une telle beauté morale au milieu de la barbarie féodale. Qui donc dompta et adoucit le féroce batailleur? Qui, de la *bellua* féodale, fit un chevalier? deux grandes puissances du temps : l'Église et les dames. Nous avons assez parlé de l'Église; parlons des dames.



## CHAPITRE VIII.

Les dames. — L'amour. — *Le mieux de tout bien.*

Les femmes, qu'on appelle la plus belle moitié du genre humain, ont toujours obtenu l'amour, quelquefois l'obéissance des hommes. La dure antiquité païenne ne s'était guère laissé séduire. Elle avait joui de la femme par le droit du plus fort, sans lui rien céder. La bonté d'âme des peuples germaniques, la douceur de l'Évangile, un état politique différent, ouvrirent à la pauvre opprimée une carrière qu'elle parcourut bientôt en triomphe.

La loi salique est la seule des lois barbares qui exclue la femme de quelque partie de l'héritage paternel. On en a fait une très-fausse application au trône de France. Dans tous les autres codes barbares, la fille succède, à défaut des fils, à tous les biens paternels. Quand ces biens, avec le régime féodal, devinrent des fiefs, l'héritière reçut avec la terre les titres, la puissance militaire, les droits de justice. De telles héritières étaient respectées comme une puissance et courtisées comme une fortune. Éléonore de Guyenne épousa le roi de

France et le roi d'Angleterre. Elle aurait épousé, si elle eût voulu, tous les rois de l'Europe. Les Sarrasins s'étonnèrent quand leur prisonnier, Louis IX, traitant pour sa rançon, leur demanda d'écrire d'abord à la reine. Il leur dit que c'était bien raison qu'il fit ainsi, puisqu'elle était « sa dame et sa compagne. »

Héritière féodale, châtelaine, compagne et égale du seigneur, associée à son existence et à ses titres, duchesse s'il était duc, comtesse s'il était comte, et même *chevaleresse* (*equitissa*, *militissa*) s'il était simplement chevalier, la femme tenait un noble rang dans la société féodale.

Elle obtint de bonne heure davantage : sa faiblesse gracieuse lui valut une déférence qu'on est assez surpris de trouver d'abord dans les cloîtres. A Fontevrault, plus tard au Paraclet, et dans la plupart des lieux où se trouvèrent réunis un couvent d'hommes et un couvent de femmes, les femmes avaient la supériorité sur les hommes, et l'abbesse sur l'abbé, au moins pour les choses temporelles. La charte de Bigorre, dès 1097, favorisait une dame autant qu'une église ou un monastère : celui qui se réfugiait auprès d'elle était en sûreté pour sa personne, à la condition de restituer le dommage.

Cette nouvelle situation de la femme rendit l'amour de l'homme plus respectueux ; le mysticisme



chrétien le rendit plus idéal. C'est au commencement du xii<sup>e</sup> siècle qu'Héloïse et Abélard s'aimèrent. Tout le monde sait comment ils s'aimèrent, avec quel dévouement audacieux, avec quelle délicatesse profonde et quelle rare noblesse de sentiments. Abélard offre à Héloïse la réparation du mariage : Héloïse la refuse. Elle veut demeurer amante et non devenir épouse, afin que son amour soit toujours un libre don de son âme, et non une nécessité de l'union conjugale. Ce désintéressement étrange, ce sacrifice suprême, c'est l'héroïsme de l'amour féminin. A cette hauteur, on est dans le sublime. On est tout surpris de voir jusqu'où atteignit le plus délicat des sentiments humains au commencement du xii<sup>e</sup> siècle, en ces temps barbares. Héloïse et Abélard n'appartiennent point, il est vrai, au monde chevaleresque; ils vivent à l'ombre de l'église et du cloître, dans les travaux les plus purs de la pensée. Mais ces deux mondes, celui qui méditait et celui qui combattait, n'étaient pas si complètement séparés. Abélard, sans aller plus loin, n'était-il pas, par sa naissance, noble et destiné à porter les armes, si son grand esprit n'eût dédaigné ce métier brutal? Il était l'aîné de sa famille; il se fit le cadet, et il se jeta dans ces superbes luttes de la parole et de la pensée, si supérieures aux combats de la lance et de l'épée.

. . .

L'amour, animé d'une tendresse si sublime dans l'obscur retraite des bords de la Seine, s'inspirait, à la même époque, dans le monde chevaleresque et brillant du midi de la France, des plus nobles pensées. Les troubadours l'ennoblirent en le chantant. Ils ne le représentèrent pas seulement comme un plaisir, mais comme le ressort de l'âme et le mobile des belles actions. « Quiconque veut aimer, disait déjà Guillaume de Poitiers, doit être prêt à servir tout le monde; il doit savoir faire de nobles actions et se garder de parler basement en cour. » Cette théorie se répandit et se compléta. Un siècle après, Raimbaud de Vaqueiras l'exprimait admirablement par ses vers et par toute sa vie.

Ce troubadour, né près d'Orange en Provence, était fils d'un vieux chevalier pauvre et idiot; il laissa le triste héritage paternel, et se lança à la cour brillante de Boniface, marquis de Montferrat. Il y fut fait chevalier. Bientôt il s'éprit de a sœur du marquis. Elle n'était pas mariée et portait ce nom de Béatrix, si commun dans ces contrées, mais depuis environné par Dante des rayons de la gloire céleste. Raimbaud célébrait sa Béatrix dans de tendres chants; il l'appelait, par quelque allusion que j'ignore, *son beau chevalier*. Pourtant il n'osait lui avouer son amour. Il imagina d'explorer, par une voie détournée, l'esprit de la princesse, et de chercher à reconnaître d'a-



vance l'accueil qu'il en pouvait espérer. Il lui demanda un entretien, des conseils dans une situation difficile. Quand ils furent seuls, il lui confia qu'il aimait une grande dame de la cour, une sévère beauté, qui le tenait, sans le savoir, dans une dure souffrance; car il n'avait pas encore osé lui parler, et pourtant il se sentait mourir. Que devait-il faire? Parler, et affronter une réponse redoutable, ou se taire, et mourir dans le silence? « Bien convient-il, Raimbaud, lui répondit Béatrix d'une voix douce et rassurante, que tout fidèle ami qui aime une noble dame craigne de lui montrer son amour. Mais plutôt que de mourir, je lui conseille de parler et de prier la dame de le prendre pour serviteur et pour ami. Et je vous assure bien que, si elle est sage et courtoise, elle ne tiendra pas la demande à mal ni à déshonneur, et qu'au contraire elle n'en estimera que davantage celui qui l'aura faite. Je vous conseille donc de dire à la dame que vous aimez ce que ressent votre cœur, et le désir que vous avez d'elle, et de la prier de vous prendre pour son chevalier. Tel que vous êtes, il n'y a dame au monde qui ne vous retint volontiers pour chevalier et pour serviteur. »

Béatrix parlait pour elle-même, et le savait bien. Fidèle à sa promesse indirecte, elle adopta Raimbaud pour son chevalier. Cette union de cœur, si gracieusement nouée, ne dura pas : je ne sais à

qui fut la faute, mais Raimbaud fut inconsolable. Un regret mélancolique anime toutes ses chansons, et les dernières de sa vie parlent encore de son *beau chevalier*. Il choisit bien d'abord une autre dame : elle fut infidèle au bout d'un an ! Ainsi maltraité par l'amour, un chevalier n'était qu'un matelot sans étoile. Raimbaud chercha des distractions, un but, dans les travaux de la vie chevaleresque. « Ma dame et mon amour ont beau m'avoir faussé leur foi et mis à leur ban, s'écrie-t-il, ne croyez pas que je renonce aux entreprises glorieuses et que j'en laisse déchoir mon honneur. Galoper, trotter, sauter, courir, les veilles, les peines et les fatigues, vont être désormais mon passe-temps. Armé de bois, de fer, d'acier, je braverai chaleur et froidure; les forêts et les sentiers seront ma demeure; les sirventes et les descorts mes chants d'amour, et je maintiendrai les faibles contre les forts. Néanmoins.... » Oh ! la chose difficile en chevalerie que de se passer d'amour ! Raimbaud ne peut se faire à cette idée qui le tourmente sans relâche. « Néanmoins.... ce serait un honneur pour moi de trouver une noble dame, belle, avenante et de haut prix, qui ne se fit pas un plaisir de mon mal, qui ne fût point volage, ni crédule aux médians, et ne se fit pas prier trop longtemps; je m'accorderais volontiers à l'aimer, s'il lui plaisait.... » Entendez-vous ses griefs discrètement exprimés ? Mais



il triomphe enfin , il brusque , il rompt avec l'amour. « Ma raison surmonte enfin la folie qui m'a possédé tout un an , pour une infidèle de cœur bas. La gloire me plaît tant qu'elle suffit pour me donner de la joie et dissiper mon chagrin en dépit d'amour , de ma dame et de mon faible cœur : je suis affranchi de tous les trois , et j'apprendrai à noblement agir sans eux. J'apprendrai à bien servir en guerre , parmi les empereurs et les rois , à faire parler de ma bravoure , à bien faire de la lance et de l'épée. Vers Montferrat , vers Forcalquier , je vivrai de guerre , comme un chef de bande. Puisqu'il ne me revient aucun bien de l'amour , je m'en dégage , et que le tort en soit à lui. » A la profondeur des regrets et du dépit du chevalier , mesurez celle de sa déchéance , telle qu'il la ressentait dans son âme. Renoncer à l'amour !... c'est sagesse , disent à leurs fils les pères vénérables. O anciens de ce temps-ci , vous ne l'entendez point comme les anciens de ce temps-là ! Renoncer à l'amour , pour tout chevalier , vieux comme jeune , c'était folie , et la sagesse était dans l'amour.

Qui ne sait que l'homme trouve toujours une théorie prête pour se justifier ? Ainsi fait Raimbaud. Il imagine un paradoxe , oui , un paradoxe antichevaleresque , et le voici : « Un homme peut bien , s'il veut s'en donner la peine , être heureux et monter en prix , sans amour : il n'a qu'à se garder

de bassesse et mettre tout son pouvoir à bien faire. » Mais il sent si bien la témérité, la fausseté de ce qu'il avance, qu'il y revient aussitôt et confesse enfin la vertu de l'amour dans cette strophe remarquable : « Toutefois, si je renonce à l'amour, je renonce, je le sais, au mieux de tout bien. L'amour améioren les meilleurs et peut donner de la valeur aux plus mauvais. D'un lâche, il peut faire un brave; d'un grossier, un homme gracieux et courtois; il fait monter maint pauvre en puissance. »

Jeté dans la quatrième croisade, à la suite du marquis de Montferrat, qui devint roi de Thessalonique, comblé par lui de terres et de richesses, il se sentait toujours chevalier imparfait, parce qu'il n'avait plus d'amour. Il voyait bien chaque jour de belles armures, de bons hommes d'armes, des machines de guerre, des combats, des sièges; il entendait crouler tours et murailles; il courait partout sur son beau destrier, en belle armure, cherchant combats et prouesses et s'avancant en pouvoir et en honneur: mais tout cela n'était rien. « C'en est fait; j'ai perdu mon *beau chevalier*! Ah! je me sentais bien plus puissant quand j'aimais et j'étais aimé, quand mon cœur était exalté d'amour! »

Veut-on savoir comment finit le désolé Raimbaud? Il fut tué dans un combat contre les Turcs ou les Bulgares, et termina sa triste existence bien loin des lieux où avait commencé son malheur.



On ne saurait trouver ailleurs une plus parfaite expression des sentiments de la chevalerie sur l'amour. L'antiquité, par ses traditions, ses poètes, avait méprisé l'amour de la femme, comme la femme elle-même. Hercule, aux pieds d'Omphale, prend la quenouille; Pâris, le ravisseur d'Hélène, n'est qu'un homme de peu de valeur; Énée ne s'arrête au rivage de Carthage que par une malédiction de Junon. Même dans l'histoire, le sort d'Antoine et de Cléopâtre était devenu comme un apologue qui prouvait les funestes effets de l'amour sur la vertu de l'homme. L'homme, en aimant la femme, devenait femme, perdait sa virilité et sa vertu. Et voici maintenant que le moyen âge honore l'amour de la femme comme la femme elle-même. Cet amour devient un sentiment qui ennoblit l'homme au lieu de l'avilir, le transforme en bien, le transfigure par une sorte de magie, exalte et élève ses forces au-dessus de l'ordinaire. Sans l'amour, il n'est ni méchant ni bon, il n'est rien; il est comme mort. L'amour le conduit *au mieux de tout bien*, suivant la belle expression du poète, l'anime du feu sacré et de cette noble exaltation que les Provençaux appelaient le *joy*; on disait qu'un chevalier devait être *joyeux*, c'est-à-dire exalté, héroïque. Le *joy* est le masculin de la *gioia*, la joie, la gaieté, qui est aussi un épanouissement de l'âme. « J'entends par joie,

dit Spinoza, une passion par laquelle l'âme passe à une perfection plus grande, et par tristesse une passion par laquelle l'âme passe à une moindre perfection.» Voilà les troubadours d'accord avec le plus rigoureux des philosophes.



## CHAPITRE IX.

De la pureté de l'amour chevaleresque.

Cet amour, père des nobles actions, devait, selon les bonnes règles de la chevalerie, demeurer un amour pur. Ce n'était autre chose qu'une vassalité, un *hommage* à la manière féodale. Seulement le suzerain était une femme; les titres de suzeraineté, la beauté et la grâce; le fief, l'amour; et les services, des actes d'héroïsme et de courtoisie. La cérémonie de cet hommage était tout à fait semblable à celle de l'hommage féodal. Le chevalier se mettait à genoux devant sa dame, plaçait ses mains dans les siennes, et se déclarait ainsi son chevalier; elle, de son côté, s'avouait la dame du chevalier et lui donnait son amour. Quelquefois aussi l'amour chevaleresque prenait la forme, non moins chaste, d'un vœu monastique. Au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle, cent chevaliers se tonsurèrent pour la comtesse de Rodez.

Le chevalier exigeant n'entend rien à l'amour, si j'en crois un troubadour. Ce n'est plus amour,

ce qui tourne à la réalité. C'est assez qu'un ami ait de sa dame anneaux et cordons, il doit s'estimer l'égal du roi de Castille. Belle théorie, beau troubadour ! L'avez-vous bien pratiquée ? Je ne le pense pas, car vous avez composé, ou, si ce n'est vous, c'est quelqu'un des vôtres, certain chant bien joli, mais d'un usage bien profane. Quand un chevalier passe la nuit dans les bras de sa maîtresse, il laisse au pied de la tour un ami dévoué qui guette la venue du jour et lui chante l'*aubade* à la première aube. L'ami veille au pied de la tour et prie Dieu et le fils de Marie de protéger son compagnon en adultère : « Roi de gloire, vraie lumière, Dieu puissant, secourez, s'il vous plaît, fidèlement mon compagnon ; je ne l'ai pas vu depuis la nuit tombée, et voici bientôt l'aube. Beau compagnon, dormez-vous encore ? C'est assez dormir.... J'ai vu, grande et claire à l'orient, l'étoile qui amène le jour. J'entends gazouiller l'oiseau qui va cherchant le jour par le bocage et j'ai peur que le jaloux ne vous surprenne, car voici bientôt l'aube. Beau compagnon, mettez la tête à la petite fenêtre, regardez le ciel et les étoiles qui s'effacent.... » Longtemps le guetteur chante en vain. Enfin il est entendu, et une douce voix murmure dans le silence : « Ah ! plutôt à Dieu que la nuit n'eût pas de fin, et que la guette ne vît ni jour ni aube ! mon ami ne s'éloignerait pas de



moi. O Dieu! ô Dieu! que l'aube vient vite! Beau  
doux ami, encore un jeu d'amour dans ce jardin où  
chantent les oiseaux!... O Dieu! ô Dieu! que l'aube  
vient vite! »

## CHAPITRE X

L'AMOUR CHEVALERESQUE ET LA CHEVALERIE

Le moyen âge est une époque où l'homme se sent  
petit devant Dieu et grand devant son semblable. Il  
cherche à se glorifier par ses exploits et à se faire  
aimer par ses bienfaits. C'est pourquoi il se livre  
à de nombreuses croisades et à de nombreuses  
expéditions militaires. C'est aussi pourquoi il se  
livre à de nombreuses fêtes et à de nombreuses  
jeux chevaleresques. C'est ainsi que se crée  
l'ordre des chevaliers et que se développe la  
chevalerie.

La chevalerie est une institution qui a été créée  
au XI<sup>e</sup> siècle. Elle a pour but de former des  
hommes capables de défendre la chrétienté et  
de protéger les faibles. Elle est basée sur des  
valeurs telles que le courage, la loyauté et la  
générosité. Les chevaliers sont tenus de servir  
leur seigneur et de protéger ses vassaux. Ils  
sont aussi tenus de défendre la foi et de  
combattre les infidèles.

## CHAPITRE X.

L'amour chevaleresque et le mariage. —

Amour et mariage étaient considérés comme deux choses, non-seulement distinctes, mais contradictoires. Le mari qui eût voulu être le chevalier de sa femme eût fait une sottise, une chose inutile, sans objet et même contraire à l'honneur, suivant un troubadour. Car, dit-il, la bonté ni de l'un ni de l'autre ne pourrait s'en accroître ; il n'en résulterait pour eux rien de plus que ce qui existait déjà. Faveurs d'amour peuvent se mettre à haut prix ; faveurs d'épouse sont exigibles et ne s'appellent plus faveurs.

Une noble dame mariée était courtisée par deux chevaliers ; elle préféra l'un d'eux et le prit pour son chevalier, promettant à l'autre de le prendre à son tour, si le premier venait à mourir ou était infidèle : il n'était pas permis à une dame d'avoir deux chevaliers. Ce fut l'époux qui mourut, et le chevalier de la dame devint son époux. L'autre se présenta et rappela la promesse. « Quoi ! lui



dit la dame, n'ai-je pas toujours mon chevalier? » Il n'y voulut point entendre. « Ce n'est plus votre chevalier, lui disait-il; c'est votre époux. On ne peut être à la fois époux et chevalier de la même dame. Il meurt comme chevalier de sa dame, celui qui devient son époux. » Le cas était litigieux : il fut porté à Éléonore de Guyenne, qui avait une grande réputation d'habileté à juger les procès d'amour; elle donna raison au plaignant, et obligea la dame de le nommer son chevalier.

Si le mariage est une nécessité sociale et l'amour une nécessité naturelle, et si pourtant ils ne peuvent se confondre, il faut trouver moyen de les faire vivre l'un à côté de l'autre : nos ancêtres y avaient réussi. A l'union grave, tranquille, indissoluble, consacrée par l'Église, la société chevaleresque adjoignait ou opposait une autre union passionnée, volontaire et libre. Les deux sexes étaient unis par deux liens différents : celui de la loi et celui de l'amour, toujours séparés. C'étaient comme deux mariages d'espèces diverses : l'un pour engendrer des enfants, l'autre de belles actions. La contrefaçon chevaleresque du mariage avait le plus grand succès en dépit de l'Église, parce qu'elle était d'accord avec les passions. L'Église et l'époux défendaient le mariage consacré; la société chevaleresque prenait fait et cause pour l'amour. On en a déjà vu plus d'un exemple. En

voici un célèbre qui flotte entre l'histoire et la légende.

Guillaume de Cabestaing était le plus charmant des pages, le mieux appris, le plus courtois, enfin une promesse du plus accompli chevalier. Il devint écuyer au service de Raimond, seigneur du château de Roussillon. Un jour de belle humeur et d'aveuglement conjugal, ce seigneur voulut faire une galanterie à sa femme, et lui donna Guillaume comme écuyer d'honneur. La dame était jeune et belle : elle fut touchée du présent. La vue du bel écuyer troublait Marguerite; la vue de Marguerite troublait le bel écuyer. Il célébrait dans des chansons une châtelaine qu'il n'osait nommer. Un jour il rencontra Marguerite au détour d'une allée, tomba à ses pieds, avoua tout. Marguerite s'évanouit sur un banc de gazon : en rouvrant les yeux elle vit le bel enfant à genoux près d'elle, confus et pleurant son extrême audace; enivrée, elle l'attira sur ses lèvres, et Guillaume, la prenant pour sa dame, lui jura un pur et éternel amour. Si le serment fut gardé de tout point, je ne sais. Un jour, des propos médisants arrivent à l'oreille de Raimond; la colère s'empare de lui, il monte à cheval et court vers un de ses domaines où Guillaume s'exerçait à la chasse au faucon.

« Le nom de la dame que tu aimes? lui crie-t-il du plus loin qu'il l'aperçoit.



— Seigneur, vous savez que les lois de la chevalerie ordonnent que l'on ne cache rien à sa dame et que jamais on ne parle d'elle.

— Son nom ! » répond Raimond en fureur en portant la main à son épée.

Forcé de parler, l'écuyer nomme Agnès, sœur de Marguerite. Raimond, douteux, le mène chez Agnès. Celle-ci s'étonne d'abord, puis devine l'embarras de Guillaume et s'avoue sa dame. Le jaloux était joué, tout allait bien. Marguerite perdit tout par un excès d'amour. Elle fut jalouse d'Agnès, et lui envia ce court instant où Guillaume l'avait nommée sa dame. Elle exigea des chansons où elle fût elle-même clairement désignée par son nom de Marguerite. Ces chansons tombent aux mains de Raimond. Il feint d'ignorer, il emmène Guillaume en chasse, tout seul avec lui, dans une forêt voisine. Le ciel est sombre, la forêt est sombre, le chevalier est sombre. Il chevauche en silence, vite, longtemps, dans des lieux déserts : Guillaume le suit. Tout à coup il se retourne, et, d'une voix tonnante : « Traître et déloyal écuyer, s'écrie-t-il, tu as attenté à l'honneur de ton seigneur légitime ! voici ton châtement ; » et il lui plonge son épée dans le sein. Puis il lui coupe la tête, l'éventre et lui retire le foie ; il rentre : « Prépare, dit-il au cuisinier, ce foie de sauvagine ; c'est le mets favori de ma femme. » La dame prend son repas ; l'époux

la suit des yeux avec une joie féroce. Quand elle a fini :

« Comment avez-vous trouvé ce gibier, madame ?

— Excellent, monseigneur.

— Je le crois bien, dit le barbare en montrant la tête livide du pauvre écuyer, car c'est ce que vous avez le mieux aimé.

— Oui, excellent, reprend Marguerite, folle de douleur, et ce mets est si délicieux que je n'en veux plus manger d'autre. »

Elle s'élançait par la fenêtre et tombe morte au pied des murs.

Un cri d'horreur s'éleva dans tout le Midi. Seigneurs, chevaliers, dames et damoiselles crièrent vengeance contre le monstre qui avait violé toutes les lois de la chevalerie par un acte d'épouvantable férocité. Alfonse, roi d'Aragon et comte de Provence, fit arrêter Raimond, son vassal, comme félon et traître, ravagea ses terres, incendia son château et fit réunir dans un même et somptueux tombeau les restes de la belle Marguerite, dame de Roussillon, et ceux du bel écuyer Guillaume de Cabestaing.

Les Grecs se sont coalisés pour Ménélas; les chevaliers auraient pris les armes pour Pâris, à condition que Pâris eût été bon chevalier.

---



## CHAPITRE XI.

### Cours d'amour.

L'amour avait un rôle avoué dans la société chevaleresque. C'est un trait de mœurs bien éloigné de nos usages. On parle dans nos salons d'un mariage; mais on n'y parle pas d'amour. Ce serait indécent, *improper*, comme disent les Anglais. On était moins prude en ces vieux temps. Dans une réunion de dames et de chevaliers, il était bien entendu que toute dame avait son chevalier et tout chevalier sa dame, à moins de mésaventure comme celle du malheureux Raimbaud. On ne savait point en général qui était le chevalier de telle dame et qui était la dame de tel chevalier : la chevalerie avait établi à cet égard une loi de discrétion. Mais tout chevalier portait les couleurs de sa dame, signe mystérieux vu de tous, compris seulement d'elle et de lui. Dans la salle du château, dans la chambre des dames, on causait de guerre et d'amour. Au plus fort de cette terrible bataille de Massourah racontée plus haut, le comte de Soissons,

tout en frappant à tour de bras sur la foule pressée des musulmans, trouvait le temps de dire à Joinville : « Sénéchal, laissons braire et crier cette canaille, et, par la greffe-Dieu, parlerons-nous encore vous et moi de cette journée en chambrée devant les dames. » On racontait devant les dames les exploits, et l'on attendait d'elles la récompense. On ne pouvait parler du mérite sans parler aussi du prix. Le chevalier dont les prouesses occupaient la chambrée, soit que lui-même, soit plutôt qu'un autre en fit le récit, suivait avec anxiété les effets de ce récit sur la dame qui tenait son cœur. C'étaient ensuite de grands débats pour savoir à quoi était obligée la dame d'un tel chevalier et pour fixer la dette de l'amour à la valeur.

On ne se bornait point là, et la conversation prenait sur le même sujet un tour plus élevé. Tant d'engagements amoureux faisaient la matière d'une chronique bien fournie. Parmi tant d'hommes, tant de femmes, tous liés d'amour, que de situations diverses, que de cas différents, que de débats à juger, que de principes à établir ! On arrivait bien vite aux théories sur l'amour. Des femmes d'un esprit distingué tinrent dans leurs châteaux des cercles où les beaux esprits de la chevalerie se livraient à ces discussions.

Ce n'était pas assez de discuter, il fallait juger. Les débats, les procès d'amour comme celui qui



fut porté à Éléonore de Guyenne, se présentaient de toutes parts. Ils ne pouvaient ressortir au parlement... Les choses du cœur sont si délicates, si subtiles, si équivoques, si incertaines ! C'est toute une casuistique, toute une scolastique, toute une jurisprudence nouvelle. Il faut nouvelle faculté et tribunal nouveau. En effet, cette scolastique eut ses savants docteurs, cette casuistique ses subtils casuistes, ces procès du cœur leurs juges en robe. Non pas en robe noire : au tribunal des *cours d'amour*, les nobles dames siégeaient elles-mêmes. Elles ne constituaient pas toujours à elles seules tout le tribunal : des chevaliers, des poètes, formaient le corps de cette magistrature ; mais la présidence était toujours dévolue à une femme, afin de donner aux arrêts d'amour une sanction irréfragable. Dès qu'une noble dame, bien experte en ces matières, avait prononcé, tout était dit, il fallait se soumettre. L'adoration où la chevalerie jetait l'homme à l'égard de la femme ne permettait pas la révolte, à moins de félonie. N'était-ce pas de quoi rendre jaloux le pape lui-même, de trouver si bien établie par le monde une autre infaillibilité que la sienne ?

Les *gentilsfemmes* qui tenaient ces cours d'amour n'étaient pas seulement aimables et belles : elles étaient instruites, elles étudiaient les *bonnes lettres* et les *sciences humaines* ; elles joignaient à

l'ascendant de la grâce celui d'un esprit cultivé, et doubler ainsi la force de leur empire. Dans la seconde moitié du XII<sup>e</sup> siècle, Marie de France, femme du comte de Champagne, Henri I<sup>er</sup>, tint une des cours d'amour les plus célèbres du royaume, et laissa des arrêts d'amour que l'on a conservés. Cette noble femme donna le ton à toute sa famille et fit de la cour des comtes de Champagne une des cours féodales les plus cultivées. Elle fut la grand-mère du fameux Thibaut VI, dont l'instruction fut si parfaite, les vers tant vantés et l'amour si célèbre.

Il serait facile de nommer beaucoup de cours d'amour. La Provence en était comme le foyer. On voit près de Saint-Remi les ruines du château de Romani, que l'on appelle encore dans le pays Château-d'Amour. Là siégeait Phanette de Gantelme, qui fut tante de Laure de Noves. Pense-t-on que l'esprit délicat de Pétrarque se fût laissé séduire par la seule beauté du corps sans la culture de l'esprit? Laure avait appris de sa tante les bonnes lettres et les sentences d'amour; toutes deux *romansaient* avec une facilité merveilleuse en toute sorte de rythme provençal. Au XIV<sup>e</sup> siècle, Avignon étant devenu le séjour des papes, toute la haute société du pays accourut dans cette nouvelle capitale de la chrétienté, visitée de tout l'univers. Les nobles dames y tinrent nombre de cours d'amour dont la renommée se répandit en France, en Italie, en



Espagne et dans beaucoup d'autres contrées. Les étrangers de qualité qui venaient visiter le pape Innocent VI ne négligeaient point d'aller entendre les définitions et sentences d'amour prononcées par les nobles dames. Ils rencontraient autour d'elles une société brillante et instruite de poètes, de gentilshommes et de gentilsfemmes du pays. Celle qui eut vers ce temps le plus de succès et de réputation était une dame du Poitou, mère d'un gentilhomme nommé Marchebruse, qui était venue s'établir à Avignon, et qui « était bien la plus belle et brave courtisane (dame courtoise) venue de longtemps en Provence. » Elle tenait cour d'amour ouverte, et son salon était le rendez-vous à la mode de la société la plus choisie.

Qu'on ne croie pas que les cours d'amour eussent beaucoup de loisir : de toutes parts leur arrivaient par message des questions qu'il fallait résoudre. C'était une constante activité d'esprit, une continuelle analyse des plus fines nuances de l'amour ; c'était comme un travail en commun de tous les gens d'esprit de l'époque sur cette intéressante passion du cœur humain.

On trouvera subtiles ces questions d'amour, ces *jeux-partis*, comme on les appelait, parce qu'il y avait toujours deux thèses en présence. Si vous les méprisez, c'est que vous n'aimez point. Aimez, et, tout occupé de votre amour, vous les trouverez

moins méprisables. Quand nos pensées s'arrêtent longtemps sur un seul objet, elles se subtilisent en tout ce qui le concerne, et nous nous accoutumons à des raffinements de sentiments et d'idées qui nous semblent peu naturels, peut-être à tort, dans d'autres temps et un autre état d'esprit.

« Lequel aimeriez-vous mieux? que votre maîtresse fût morte ou qu'elle en épousât un autre? » Qu'importe à l'homme d'affaires? Combien à l'amant! Ne voit-on pas que la réponse à cette question pouvait avoir les plus graves conséquences, et que la vie d'une femme pouvait en dépendre? Au reste, préférer sa maîtresse morte est plus passionné et plus égoïste; la préférer aux bras d'un autre est plus désintéressé et plus sublime. « Qui souffre le plus, du mari dont la femme ou de l'amant dont la maîtresse est infidèle? » On ne peut guère comparer. « Doit-on plus blâmer celui qui se vante des faveurs qu'on ne lui a pas accordées que celui qui publie celles qu'il a reçues? » Le second est imprudent et déloyal, le premier impudent et menteur. « J'aime une femme que je n'ai pu fléchir; une autre m'offre son cœur; dois-je renoncer à la première ou continuer de la servir? » Eh! mon ami, à quoi bon servir les ingrats? Voici une question digne d'un puritain de l'amour: « Je parviens à plaire à votre maîtresse et à vous succéder. Qui de nous deux doit ressentir le plus de peine? » Beaucoup de gens ne



comprendront même pas la question. « On vous propose de jouir une seule fois de toutes les faveurs de votre dame, à condition de ne plus la revoir jamais, ou de la voir tous les jours sans jamais rien obtenir d'elle. » C'est sur quoi un homme de l'Orient ou un homme de l'Occident auront des avis fort divers, si j'en crois Montesquieu. Le vrai chevalier ne pouvait hésiter. D'autres questions tombaient, il faut l'avouer, dans le libertinage.

Tout cela est raffiné? soit; mais non sans profit pour l'héroïsme et non sans intérêt pour le cœur. On trouverait du raffinement dans les plus beaux endroits de Corneille. Je vais plus loin, et je ne crains pas d'ajouter que chacune de ces questions pourrait fournir le thème d'une tragédie, d'une comédie, d'un drame, d'un roman très-pathétiques; que la vie du cœur roule sur des *jeux-partis*; qu'enfin cette finesse d'analyse psychologique et morale qu'on admire dans le théâtre et le roman français est peut-être un héritage éloigné de ce travail merveilleux, excessif, j'ai presque dit *gothique*, de la société chevaleresque sur les sentiments de l'amour.

---

## CHAPITRE XII.

Romans.

Quand la guerre appelait les chevaliers en campagne, que faisait, seule dans le manoir, privée des cercles brillants et des fêtes retentissantes, la docte châtelaine ? Elle lisait. Voici les romans, nombreux, variés, anciens, nouveaux : les uns plus sévères et plus religieux, œuvre politique de l'Église ; les autres plus mondains et plus libres, brillantes et délicates créations des trouvères ; dans ceux-ci la peinture fidèle des mœurs contemporaines sous des noms antiques ou fabuleux, des aventures merveilleuses pour enchanter l'imagination, de piquantes intrigues, de pures ou de lascives amours, et partout, soit pratiquées, soit exprimées, les maximes généreuses de la chevalerie et des cours d'amour, partout cette fine étude du cœur humain.

La châtelaine fait appeler son clerc pour lui lire : « Qu'apportez-vous, savant clerc, qui puisse dissiper ma tristesse ? Car c'est hier, vous le savez, que



mon époux partit pour guerroyer, et mon chevalier aussi.

— Dame, voulez-vous entendre la merveilleuse chronique de l'archevêque Turpin, que Sa Sainteté le pape Calixte II approuva et reconnut authentique en l'an 1122 de notre Seigneur Jésus-Christ? C'est un livre pieux et édifiant. Vous y verrez comment saint Jacques apparut au grand empereur Charlemagne, et lui dit d'aller le venger des outrages des Sarrasins, ce que fit le puissant empereur. Vous y verrez les prouesses du chevalier Roland, son neveu, qui combattit seul avec le géant Ferragus; et le combat fut si terrible qu'il fallut le suspendre; et, Ferragus s'étant endormi, le courtois Roland lui mit sous la tête une pierre en guise d'oreiller. Ferragus s'étant ensuite éveillé, Roland voulut le convertir, et discuta avec lui sur la foi; mais, comme il n'était point clerc, il n'y réussit point, et il fut convenu qu'ils se combattraient de nouveau et que la foi du vainqueur serait la vraie foi. Rude fut le combat, et Roland courait un grand danger, quand il eut l'idée d'invoquer la Vierge, qui lui donna la victoire. Et la foi chrétienne fut ainsi reconnue la vraie sur celle de Mahomet.

— Et dites-moi, bon clerc, y eut-il de beaux coups de lance entre Roland et le géant Ferragus?

— Dame, Roland et le géant Ferragus ne com-

battaient point avec l'épée et la lance, mais avec des bâtons et des pierres, comme les saintes Écritures nous racontent du jeune David et du géant Goliath.

— Bon clerc, j'eusse voulu voir deux si nobles chevaliers se combattre à beau fer de glaive et à bonne tranchante épée. N'est-ce point votre avis, gentil page?

— Dame, je ne pense point que le preux Roland fût si prompt à quitter sa bonne Durandal pour combattre avec un bâton comme un vilain, et m'est avis que le saint archevêque voulut plutôt édifier les fidèles par une pieuse histoire que raconter des choses vraies. Car qui peut douter que Roland n'ait été un chevalier accompli? Les chansons des trouvères nous disent assez qu'il était vaillant et impétueux; et ce ne sont point des contes inventés à plaisir, mais véritables histoires écrites d'après la docte chronique des gestes des Français. Voyez comme le célèbre trouvère Turold le représente fier et hardi quand le traître Ganelon, ainsi qu'il en est convenu avec Marsile, roi des Sarrasins, lui a fait donner le commandement de l'arrière-garde, et comme il jure que Charles, le roi de France, n'y perdra rien, ni palefroi, ni destrier, ni mule, ni mulet, avant qu'on l'ait gagné à la pointe de l'épée; et quand Charles offre de lui laisser la moitié de son armée, comme



il refuse et ne veut garder avec lui que vingt mille braves Français et les douze pairs. « Quant à vous, lui dit-il, passez les ports en toute sécurité; car, tant que je vivrai, vous n'aurez nul homme à craindre. » Et, après que Charles s'est éloigné, lorsque Olivier, monté sur un pin, aperçoit l'armée des Sarrasins toute resplendissante de casques ornés d'or, d'écus et de hauberts ciselés, d'épieux et de gonfanons en si grand nombre, qu'il en est tout étourdi et qu'il dit à Roland : « Compagnon Roland, sonnez de votre cor, Charles l'entendra et reviendra avec son armée; » voyez de quel courage Roland s'y refuse : « Je ferais l'action d'un lâche, et dans la douce France je perdrais toute ma gloire. Bientôt je vais frapper de grands coups avec Durandal, et la lame en sera sanglante jusqu'à l'or de la poignée. Malavisés sont ces félons païens de venir au port de Cerdagne, car je vous assure qu'ils sont tous destinés à mourir. — Compagnon Roland, répète Olivier, sonnez de votre olifant. — Pour Dieu point ne le ferai, répète Roland, et ne sera point dit que pour des païens j'aie fait sonner mon cor... » Voici la grande bataille; oh! n'est-ce pas plaisir, dame, de les voir se combattre si vaillamment, comme les représente cette belle miniature à la marge de ce livre? Voici Roland, voici Olivier, voici le duc Sam-

son et Engelier de Gascogne; voici le seigneur Anséis et le vieux Gérard de Roussillon; voici le vaillant archevêque Turpin, qui fit plus de prouesses que n'en fit jamais tonsuré chantant la messe. Oh! comme ils frappent! comme ils détruisent les Sarrasins! Gardez-vous, vaillant Engelier, voici Climborins le Sarrasin sur son coursier Barba-mouche, qui fond sur vous. Dieu! Engelier est mort et les Français gémissent. Hélas! voici le duc Samson qui tombe à son tour, mais il est bien vengé. Roland fond sur le païen Valdabrun; il a rompu son épieu en quinze coups et brandit dans sa main sa terrible Durandal; il fend le bouclier orné d'or, la tête, la cuirasse, le cavalier, la selle et le cheval. Certes, le beau coup! Dame, voilà qui est bien frappé! Hélas! la bataille tourne mal. Ils tombent, les chevaliers français! Roland se décide à sonner du cor. Un sang clair lui sort par la bouche et ses veines manquent à se rompre. On l'entend à trente lieues. Charles, qui passe les ports, l'entend et s'inquiète. « Vous êtes vieux et vos cheveux sont blancs, lui dit Ganelon. Vous parlez comme un enfant. Ne connaissez-vous pas l'orgueil de Roland? pour un lièvre il va cornant tout le jour, et maintenant il se moque de ses pairs.... » O le traître Ganelon! Dame, il fut justement puni, quand il fut pendu à Aix avec trente de ses parents. Charles a été averti par un songe, et ne



croit point le traître, mais il arrivera trop tard. Voici Gerin et Gérard qui tombent, et Olivier lui-même, attaqué lâchement par derrière, est transpercé d'un épieu. Dieu! qu'il est vaillant! Tout transpercé qu'il est, il devient plus terrible, il brise avec son épée Hauteclère les bras et les jambes, les têtes et les côtes de tout ce qui l'entoure, et il crie encore à voix claire et sonore: « Mont-joie! » Les Sarrasins sont en fuite; Roland en fait fuir cent mille devant lui, et le roi Marsile avec eux. Il combat à pied, car son bon coursier Vaillantif a reçu vingt blessures. Hélas! Olivier est mort, les douze pairs sont morts, l'archevêque Turpin est couché sans force. Roland seul, épuisé de fatigue et de blessures, est encore debout. Ce fut une pieuse idée du noble comte d'aller chercher, sur le champ de bataille, les corps des douze pairs, et de les ranger autour du vieil archevêque pour qu'il les bénît. Voyez, il pleure, le vieil archevêque, parce qu'il ne peut plus remuer; il lève la main, et les bénît et dit: « Vous fûtes malheureux, seigneurs. « Que Dieu puissant ait toutes vos âmes et les mette « en paradis parmi ses saintes fleurs. Ma mort me « donne bien de la tristesse, car je ne verrai plus le « grand empereur. » Et il meurt, ses belles mains blanches croisées sur sa poitrine. Le noble comte aussi sent bien venir la mort; mais il veut mourir plus près de l'Espagne, pour que ceux qui le trou-

veront disent : « Voyez comme il fut vaillant ! » Tout faible et mourant, il se dirige vers un tertre élevé, ombragé d'un bel arbre, et tombe évanoui sur l'herbe verte, tenant d'une main son olifant et de l'autre sa Durandal. Ah ! certes, il les tenait bien, quoique évanoui, et mal prit au païen qui, se dressant du milieu des morts, voulut y toucher en disant : « Le neveu de Charles est vaincu. » Le noble comte se réveilla soudain et lui fendit la tête. Il brise son olifant de cristal garni d'or. Il veut briser aussi Durandal. Ah ! la noble épée, et bien heureux le chevalier qui en possède une pareille ! aussi avait-elle été apportée par un ange à l'empereur Charles. Voyez, dame : Roland frappe le marbre, dix coups, vingt coups ; l'acier résonne, mais ne se rompt ni ne s'ébrèche. Et le noble comte en est tout joyeux. « Oh ! Durandal ! que tu es belle, « brillante et claire ! Comme tu reluis et flamboies « au soleil !..... Oh ! Durandal ! que tu es belle et « sainte ! Que de reliques sont rassemblées sur ta « poignée d'or, et la dent de saint Pierre, et le sang « de saint Basile, et des cheveux de monseigneur « saint Denis, et une portion du vêtement de sainte « Marie. Il ne serait pas juste que les païens te pos- « sédassent, tu ne dois être qu'entre les mains d'un « chrétien ; non, vous n'appartiendrez jamais à un « lâche, vous avec qui j'ai conquis tant de terres « dont Charles, l'empereur à la barbe fleurie, est



« seigneur aujourd'hui. » Hélas ! voici la mort ; il se couche sur l'herbe, le noble comte, et place son épée sous lui ; et, tournant le visage vers l'Espagne, il confesse à Dieu ses fautes, se frappe la poitrine, et les anges descendent et emportent son âme en paradis. Dame, il me semble que le comte Roland fut un pieux chevalier, et mieux fit-il, m'est avis, pour l'empereur Charles et pour la foi chrétienne, avec sa bonne Durandal, qu'il n'eût fait avec des pierres et des bâtons.

— C'est bien parlé, gentil page, et le comte Roland fit sagement de penser à Dieu à sa dernière heure. Mais je ne vois point qu'il ait pensé aussi à sa dame ; et ne vous enseigne-t-on point, gentil page, qu'un bon chevalier doit *servir Dieu et sa dame* ?

— Il est vrai, madame, le comte Roland ne songea point, en mourant, à la belle Alde, sœur d'Olivier, qui lui avait été fiancée, et qui mourut de douleur en apprenant sa mort. Et en ceci il ne fut pas bon et amoureux chevalier. Mais oyez, dame, ce que disent chaque jour les prêtres, qu'aux temps passés les chevaliers étaient plus occupés de Dieu et moins d'amour ; ce qui me fait croire qu'ils étaient moins parfaits chevaliers ; car nul n'est bon chevalier sans l'amour : aussi ce sont là d'anciens écrits d'il y a plus de cent ans ; et les écrits et romans nouveaux sont bien différents, bien plus

courtois envers les dames , bien plus ornés d'amour et de doux langage.

— Lisez-moi , docte clerc , quelques-uns de ces romans nouveaux , de ceux où l'on ne parle plus du vaillant empereur Charles , toujours en guerre , mais de la gracieuse cour du fameux roi Artus.

— Dame , vous les lire tous serait difficile , et le jour n'y suffirait pas , car ils sont longs , et ils sont nombreux. Pourtant , voici l'aventure du saint Graal. Sachez que ce nom est celui dont les Provençaux désignent un vase. C'est donc l'histoire du saint Vase dont Notre Seigneur Jésus-Christ se servit pour la sainte Cène , quand il dit à ses disciples : « Ceci est « mon sang. » Un si précieux objet , comme vous le pensez bien , ne fut pas abandonné , mais les anges l'emportèrent au ciel et l'y gardèrent jusqu'à ce que parut sur la terre la lignée de chevaliers qui devait en avoir la garde. Titurel en fut le chef , et fonda en Gaule le culte du saint Vase. Il construisit pour le recevoir un magnifique temple , semblable à celui de Jérusalem , avec trois entrées principales , celle de la foi , celle de la charité et celle des œuvres. Par quoi le saint prêtre qui écrivit ce roman sous l'inspiration divine voulut signifier que nul n'y pourrait entrer s'il n'était bon chrétien. Et l'on appelait *templistes* les chevaliers préposés à la garde du temple , lesquels étaient obligés à une chasteté parfaite : l'un d'eux , qui se livra aux plai-



sirs charnels, fut affligé d'une plaie à la cuisse qui le faisait souffrir plus que la mort; aussi étaient-ils bien récompensés par la vue du saint Graal, qui leur causait une joie ineffable et les mettait comme en paradis. Le jour où ils avaient vu le saint Vase, ils ne pouvaient être ni tués ni blessés, ni frappés d'aucun malheur, et, dans les huit jours, ils pouvaient être blessés, mais non pas tués. Et vous comprenez combien étaient plus sages ces chevaliers *célestiens* qui se préparaient une éternité de bonheur dans le ciel que les chevaliers *terriens* livrés aux plaisirs d'ici-bas.

— Sagement dit, bon clerc; mais, pour ce jour, restons sur la terre, qui est si belle à voir. L'herbe pousse, la forêt se couvre de petites feuilles, les ruisseaux courent, les oiseaux chantent, l'air est doux et parfumé; tout brille, tout rit, tout vit, tout respire. Ah! qu'il ferait bon courre un cerf dans les halliers verts, ou quelque lièvre dans les vastes champs, si mon époux et mon chevalier étaient là. Cruelle guerre qui toujours, en cette belle saison du printemps, éloigne les chevaliers du manoir! Beau page, pour dissiper mon ennui, faites-moi quelque plaisant récit d'amour, ou de Lancelot ou de Tristan.

— Dame, Lancelot et Tristan ne furent pas, à la vérité, purs selon la loi des templiers; mais ils furent bons chevaliers selon le siècle, et ils

aimèrent tendrement. Et ce sont de bien plaisants livres que ceux où sont racontées leurs aventures. Ah ! quelle joie de voir comme ils furent heureux ensemble, Lancelot et la belle Genièvre, Tristan et la blonde Iseult, à la barbe du jaloux Arthur, roi de la Grande-Bretagne, et du jaloux Marc, roi de la Cornouaille. Merveilleuse à tous deux fut leur naissance ; car Lancelot fut enlevé au berceau par une fée, qui l'emporta au fond d'un lac et l'éleva dans les demeures souterraines, d'où il fut appelé Lancelot du Lac ; et ce fut en cherchant le roi Méliadus, son époux, qu'une fée lui avait ravi par amour, qu'Isabelle, sœur de Marc, roi de Cornouaille, enfanta dans la tristesse le fils qu'elle appela *Tristan*.

— Page, lisez-moi ce joli passage où la reine Genièvre donna un baiser à Lancelot.

— Oui, dame. Ce fut après que la fée l'eut amené à la cour du roi Arthur pour être reçu chevalier et qu'il eut remporté, sous une armure noire, le prix du tournoi. La reine, qui était curieuse de savoir qui était le vainqueur du tournoi, le prit par la main quelques jours après, dans un salon où il y avait grande compagnie, le fit asseoir près d'elle et lui demanda en riant s'il n'était pas ce vainqueur. Le roi Gallehaut, qui était présent, s'étant éloigné avec discrétion et ayant adroitement engagé une conversation générale parmi les dames et les



seigneurs, la reine pressait le bon chevalier, qui, par modestie, ne voulait pas s'avouer le vainqueur.

« N'êtes-vous pas celui qui, au tournoi, portait des  
« armes noires et qui est demeuré vainqueur de l'as-  
« semblée? — Non, madame. — N'êtes-vous pas ce-  
« lui qui, le lendemain, porta les armes à Gallehaut?  
« — Oui, madame. — Par conséquent, c'est vous qui  
« avez vaincu l'assemblée. — Je ne suis pas celui-là,  
« madame. » Dame, mais Lancelot mentit.

— Il est vrai, beau page, et que cet exemple vous apprenne que, pour la modestie, le mensonge est permis aux chevaliers. Et le trouvère vous dit bien que la reine Genièvre, jugeant de la modestie de Lancelot, l'en estima davantage.

— Dame, la reine Genièvre était curieuse; car elle voulut encore savoir pour qui Lancelot avait fait les prouesses du tournoi. Il soupirait et ne répondait pas. « Parlez sincèrement, lui dit-elle; je ne puis  
« douter que vous n'ayez combattu pour quelque  
« dame ou demoiselle. Qui est-elle? Par la foi que  
« vous me devez, dites-le-moi. — Ah! madame,  
« je vois bien qu'il faut vous le dire. C'est... vous.—  
« Moi? — Oui, madame. — Mais c'est pour la de-  
« moiselle qui vous porta les trois lances que vous  
« avez combattu, car je m'étais mise hors de cause.  
« — Madame, j'ai fait pour elle ce que je devais,  
« et pour vous tout ce qu'il m'a été possible de  
« faire... — Combien de temps y a-t-il que vous

« m'aimez ainsi, reprit la reine après un silence.—  
« Depuis le jour que je fus tenu pour chevalier,  
« quoique cependant je ne l'étais pas. — Parlez sin-  
« cèrement : d'où vous est venu cet amour que vous  
« avez mis en moi? — Si votre bouche n'a point  
« menti, madame, c'est vous qui m'avez fait votre  
« ami. — Mon ami? Et comment? — Souvenez-vous  
« que, quand je pris congé de vous, je vins devant  
« vous pour vous recommander à Dieu et vous as-  
« surer que je serais votre chevalier en tous lieux;  
« qu'alors vous me dites que vous vouliez que je  
« fusse votre chevalier et votre ami, et qu'après ces  
« paroles je vous fis mes adieux et que vous me  
« dites : *Adieu, mon doux et bel ami!* Ce mot est ce  
« qui me rendra prud'homme si je dois le devenir,  
« et, depuis que je l'ai entendu, il s'est réveillé dans  
« ma mémoire à tous les grands dangers auxquels  
« j'ai été exposé. Ce mot m'a rendu fort contre tous  
« mes ennemis; ce mot m'a servi de soulagement  
« dans toutes mes détresses; ce mot m'a fait riche  
« au milieu de ma pauvreté... — Par ma foi, inter-  
« rompit la reine, ce mot a produit bien de l'effet,  
« et Dieu en soit loué. Quant à moi, j'étais loin de lui  
« prêter le sens que vous lui prêtez; je l'ai dit sou-  
« vent à maint prud'homme sans savoir même ce  
« que je disais... » Le pauvre Lancelot! comme il fut  
durement traité! Et certainement il se trouvait mal  
si le bon roi Gallehaut ne fût survenu et n'eût en-



gagé la reine à le réconforter un peu. Elle sut trouver sur ses lèvres un cordial plus puissant que claré et qu'hypocras, et, prenant Lancelot à l'écart, elle lui donna un baiser. Dame, Lancelot fut bien heureux !

— Il est vrai, gentil page, il fut heureux, mais il fut toujours vaillant, et, si son amour ne fut pas vertueux selon la chasteté, il le fut selon les actes chevaleresques. Voyez combien de prouesses fit Lancelot pour sa dame, combien de fois il vainquit les Saxons ennemis du roi Arthur, et par quelle valeur il triompha dans le tournoi de tous les chevaliers de la Table-Ronde ; voyez comme, de son côté, la reine Genièvre l'aimait d'un noble amour, et comme elle fut affligée pour son chevalier quand elle eut ouï parler de l'aventure du saint Graal, qui ne pouvait être mise à fin que par un homme chaste et vierge : tout glorieux qu'il était, elle n'était point satisfaite, elle eût voulu pour lui la gloire suprême du saint Vase. Page, c'est un passage bien beau et bien touchant que celui-là ; ne le sauriez-vous lire ?

— La fête que donna le roi Arthur pour la venue de monseigneur Lancelot fut magnifique, et dans cette journée il y eut des conversations entre tous les assistants. Il arriva que la reine Genièvre et Lancelot se trouvèrent ensemble dans l'embrasement d'une fenêtre. Ils étaient seuls, et personne ne pou-

« vaît entendre ce qu'ils se disaient. « Ah! Lancelot,  
« mon ami, dit la reine, avez-vous fait attention au  
« récit que monseigneur Gauvain a fait de l'aven-  
« ture des Tombes de la Chapelle ruinée et à ce  
« qu'il affirmait qu'un chevalier qui se serait laissé  
« aller aux faiblesses de la chair ne pourrait mettre  
« à fin les aventures du saint Graal? Combien je re-  
« grette que vous ayez perdu tout le mérite de vos  
« exploits terrestres! Aussi pouvez-vous dire que  
« vous avez acheté mon amour bien cher, puisque  
« pour moi vous avez perdu ce que vous ne pourrez  
« jamais recouvrer. C'est une grande faute que j'ai  
« faite! Dieu vous avait créé le plus beau et le plus  
« gracieux de tous ceux du monde, il vous avait  
« accordé la grâce de pouvoir prétendre à l'accom-  
« plissement des aventures du saint Graal, et vous  
« l'avez perdue par notre union. Mieux vaudrait  
« que je ne fusse jamais née... » Oui, certes, ma-  
dame, elle fut bien digne d'amour, la douce reine  
Genièvre, qui sut si généreusement parler. Aussi  
Lancelot l'aima bien, et il ne lui fut, je crois, in-  
fidèle qu'une seule fois et sans le vouloir, quand la  
vieille Brisanne, au moyen d'un breuvage, l'eut in-  
troduit dans le lit de la fille du roi Perlès. Il crut ten-  
nir dans ses bras la reine Genièvre, et, quand au  
matin il reconnut son erreur, il entra dans une si  
grande colère qu'il tira son épée et voulait tuer la  
noble pucelle; et il l'eût fait, madame, si elle ne se



fût jetée suppliante et demi-nue hors du lit : il ne put se résoudre à détruire tant de beautés, et s'en alla en la recommandant à Dieu. Et il fallait bien qu'il fût infidèle cette fois, pour que de l'union du plus brave des chevaliers avec la plus belle des pucelles naquît Galaad, depuis appelé Perceval, lequel, demeurant vierge toute sa vie volontairement, mit fin aux aventures du saint Graal et s'assit au périlleux siège de la Table-Ronde, où jamais chevalier n'avait pu prendre place sans être frappé de mort. On vit bien encore combien Lancelot aimait la reine, lorsque, faussement accusée d'avoir empoisonné un chevalier de la Table-Ronde, condamnée, abandonnée de tous, elle allait périr : Lancelot parut comme son champion, fut vainqueur et la sauva. Et elle, voulant se perdre pour qui l'avait sauvée, ne cacha plus rien : ils s'aimèrent follement, aux yeux de tous. Une nuit, on les surprit; le roi voulut emprisonner Lancelot : mais Lancelot s'échappa, emmena la reine et battit le roi... Madame, vainqueur et possédant sa douce amie, pourquoi la rendit-il au roi ?

— Beau page, c'est qu'il savait aimer, et il ne voulut pas que, pour lui, elle perdit son titre de reine et sa réputation de femme. Aussi voyez comme il sut bien mentir et dire au roi : « Sire, « si je l'avais aimée de fol amour, ainsi qu'on vous « l'a fait entendre, je ne vous l'aurais jamais ren-

« due, et par aucune force n'aurez-vous pu la ra-  
« voir. » Pour la discrétion envers les dames, aussi  
bien que pour la modestie, le mensonge est per-  
mis au bon chevalier, encore qu'il lui soit rigou-  
reusement défendu en toute autre occasion. Lan-  
celot fit donc sagement en rendant Genièvre à son  
époux, et plus sagement encore firent-ils tous deux  
quand ils vinrent à repentance et que lui se fit er-  
mite et elle religieuse.

— Oui, madame, quand ils furent vieux. »



## CHAPITRE XIII.

### Tournois.

Armes, amours, déduit, joie et plaisance,  
Espoir, désir, souvenir, hardement,  
Jeunesse, aussi manière et contenance,  
Humble regard, trait (lancé) amoureuxment,  
Gents corps, jolis, parés très-richement,  
Avisiez bien cette saison nouvelle,  
Ce jour de may, cette grand'fête et belle,  
Qui, par le roy, se fait à Saint-Denys;  
A bien jouter gardez votre querelle,  
Et vous serez honorés et chéris;  
Car là sera la grand'beauté de France....

C'est par cette vive invitation qu'un poëte appelait les chevaliers au tournoi. D'avance on le publiait au loin. Les rois, hérauts et poursuivants d'armes visitaient les cours étrangères en grand appareil et faisaient savoir publiquement à tous chevaliers qu'en tel lieu et à tel jour la lice était ouverte à leur valeur avec sûreté d'aller et de revenir. Alors tout se mettait en mouvement, tout courait à ces fêtes qui réveillaient les sentiments les plus vifs au

cœur de l'homme, amour, amour de la gloire, vanité de paraître. Les prévoyants pouvaient partir aussitôt : leur équipage était prêt d'avance ; ils avaient, suivant le conseil d'un vieux chevalier, les armes riches et belles, la lance, l'écu, la cuirasse à l'épreuve, le cheval léger à la course, facile à manier, bien équipé de selle et de poitrail, etc. D'autres se préparaient à la hâte et partaient un peu plus tard : grande faute, car, dit le vieux mentor, les dames n'aiment point les galants qui ne sont pas toujours prêts à marcher à la guerre et aux tournois.

Enfin tous arrivaient dans la ville désignée pour la fête. Les hôtels et les hôtelleries se remplissaient de monde. Ce n'était que mouvement au dedans et au dehors. Le premier venu n'était pas admis sans examen dans ces réunions de guerriers d'élite combattant sous les yeux d'une élite de spectateurs. On excluait à peu près tous ceux que la loi d'aujourd'hui prive du droit d'élection. On excluait aussi dans l'origine tous ceux qui n'avaient pas huit quartiers de noblesse. Ce soin regardait les *juges diseurs* ou *maréchaux de camp*, présidents et magistrats du tournoi, choisis d'avance avec un soin minutieux, personnages considérables. Tout prétendant à la lice devait se présenter devant eux. Reconnu loyal chevalier, il remettait aux hérauts d'armes sa bannière et son écusson. Ceux-ci les



suspendaient aux fenêtres de l'hôtel principal, sur la place du tournoi, à celles des cloîtres et monastères voisins; ils les disposaient suivant le rang : en haut, ceux des riches hommes, des grands seigneurs; au-dessous, ceux des chevaliers bannerets; au-dessous encore, ceux des simples chevaliers, et de telle sorte qu'on vît tout de suite quels chevaliers combattaient sous tels bannerets, quels bannerets sous tel riche homme. On appelait cela *faire fenêtre*. Cette brillante exposition aux couleurs variées et aux emblèmes divers attirait aussitôt la curiosité des chevaliers et des dames. C'était le programme de la fête : on venait en foule examiner les écussons, reconnaître celui de tel ou tel chevalier, se faire expliquer par les poursuivants d'armes chargés de ce soin les armoiries et devises dont on n'avait point encore connaissance, et se faire nommer les chevaliers qui les portaient.

Si une dame avait à se plaindre d'un chevalier, elle touchait son écu et le signalait aux juges du tournoi. Ceux-ci examinaient le cas : le chevalier reconnu coupable était exclu. Il osait pourtant quelquefois se présenter dans la lice : car offenses envers les dames sont rarement offenses sans merci. On le chassait à coups de houssine; mais s'il implorait bien haut la merci des dames, et qu'il l'obtint, il était admis.

Cependant la lice se préparait : à grand renfort

de charpente, on construisait tout autour les *hours* ou échafauds avec une multitude de loges et de gradins; on leur donnait l'apparence de tours pour faire illusion, et l'on n'épargnait rien pour les orner; riches tapis, écussons, banderoles et bannières flottantes éblouissaient les yeux de mille couleurs. Le grand jour venu, le fragile et brillant édifice se remplit de nobles spectateurs: rois, reines, princesses, dames et damoiselles enchâssent l'éclat de leurs riches parures dans l'éclat des décorations de la lice. Parmi cette foule gracieuse il y a place pour les anciens chevaliers que la faiblesse de l'âge prive de combattre, mais que leur vaillance et leurs exploits passés rendent l'objet du même respect que les dames doivent à leur beauté. On se place: l'impatience est grande; il faut attendre que les juges et le roi d'armes aient préparé les combattants à bien faire par des exhortations, des avertissements; ils leur rappellent les règles du tournoi, ils leur font jurer de ne frapper ni d'estoc, ni au-dessous de la ceinture, ni le champion déheumé.

Enfin, tout étant prêt, les juges se rendent dans la tribune particulière disposée pour eux. Leur présence, qui annonce les combattants, répand l'émotion. Les fanfares du cortège approchent, et le roi d'armes paraît, sous sa belle cotte d'armes brodée aux armes de son maître. Derrière lui, deux à



deux, les hérauts d'armes avec des cottes semblables, mais moins riches; derrière encore, les poursuivants d'armes avec la cotte mi-tournée, les pans sur les bras, les fentes devant et derrière. Puis entrent les ménétriers; puis enfin les combattants, chaque seigneur devant ses bannerets, chaque banneret devant ses chevaliers. Ils entrent tous à cheval, d'un pas grave et lent; leur premier coup d'œil vole vers les échafauds où ils rencontrent « les clairs visages, les yeux vairs et rians et les doux regards attrayants des pucelles. »

Servants d'amour, regardez doucement,  
Aux échafauds, anges de Paradis;  
Lors jouterez fort et joyeusement,  
Et vous serez honorés et chéris.

Les yeux des beaux anges ne sont pas moins occupés, soit de l'éclat des armes, de la variété des cottes d'armes et des écus, de la belle prestance des cavaliers, soit de quelque recherche pleine d'intérêt: d'une chère devise, d'un heaume où se voit attaché la coiffe, le bracelet, l'écharpe, le nœud, le simple ruban donné en secret à titre d'*enseigne*, de *joyau*, de *faveur*, et que le chevalier doit défendre plus que sa vie. Ainsi des échafauds à la lice et de la lice aux échafauds volent rapidement prières, vœux, encouragements, promesses, muets serments; ainsi de cet olympe de belles femmes des-

cent sur les combattants l'inspiration amoureuse et guerrière.

Ils brûlent de combattre et, maîtrisant leurs destriers impatients comme eux, se rangent en haie derrière les deux cordes tendues dans l'arène. On voit alors, séparées par un espace libre et se mesurant des yeux, les deux troupes rivales dans une belle ordonnance : chaque banneret avec sa bannière portée derrière lui par un écuyer et entouré des autres écuyers et varlets, ceux-ci toutefois ne pouvant que parer et non porter des coups.

Le roi et les hérauts d'armes sont aussi dans la lice, près des barrières, pour bien juger les coups. « Soyez prêts à cordes couper, vous qui êtes à ce commis, » crie trois fois le roi d'armes. Quatre hommes, aux quatre bouts des cordes, se tiennent la hache levée. « Or ouez, or ouez, » continue le roi d'armes en s'adressant aux chevaliers, et il leur répète à haute voix les avertissements qu'ils ont déjà reçus, tant on veut que le tournoi demeure une lutte courtoise et loyale ! Enfin les juges donnent le signal, et le roi d'armes déchaîne les deux tempêtes avec ce cri : « Coupez cordes, et heurtez batailles quand vous voudrez. » Alors les cordes tombent, les chevaux s'élancent de part et d'autre, la terre tremble, un choc effroyable de fer et d'acier remplit de fracas toute l'enceinte, les lances volent



en éclats, les riches cottes d'armes se mêlent, se déchirent, les écus se heurtent, les bannières flottent et s'inclinent comme l'arbre au vent, la poussière enveloppe d'un nuage l'ardente mêlée d'où jaillissent des éclairs et du bruit. Mais les yeux exercés des hérauts d'armes, les yeux plus perçants encore des nobles dames et damoiselles savent bien sonder le nuage, reconnaître les prouesses, les beaux coups de lance, les vaillantes appertises d'armes. A merveille, braves chevaliers! Voilà qui est bien combattu. Les juges donnent le signal pour cesser le combat. Ils sont obéis à l'instant, car chacun les sait ici dépositaires non-seulement de l'autorité seigneuriale et militaire, mais encore de l'autorité vénérée des dames; et si, dans la mêlée, quelque chevalier se trouve, contre les règles, assailli par plusieurs autres, il suffit qu'ils abaissent, au bout d'une longue baguette, une coiffe de dame sur la tête du malheureux : devant ce palladium les coups sont suspendus, devant cet objet sacro-saint tout bras levé retombe inoffensif. Et voilà ce que pouvait alors le bonnet d'une dame!

Le vainqueur est sorti de la poussière et de la foule, les hérauts l'entourent, répètent son nom, lui font une grande *renommée* : « Honneur, ajoutent-ils, honneur au fils des preux! » Les ménétriers se pressent autour de lui : « Largesse! largesse! » Et il faut que le héros débourse, car toute gloire se

paye ; et plus il donne, plus ils crient, les marauds : la claque est éternelle. Les misérables s'abattent ensuite sur le champ de bataille, et tous les fragments d'armes ou d'étoffes, toutes les parcelles d'or ou d'argent détachées, dans le combat, des vêtements des chevaliers, leur appartiennent de droit.

Il fut aussi d'usage, et peut-être de meilleur goût, de ne pas proclamer le vainqueur dans la lice, mais, le combat fini, de se rendre aussitôt chacun dans son hôtel, pour laver la sueur, la poussière et le sang, dépouiller les vêtements déchirés, les armes faussées ou brisées, et revêtir quelque riche costume de fête. On se rendait ensuite à l'hôtel du seigneur qui donnait le tournoi. Ceux que l'on avait vus à cheval, la lance au poing, le heaume sur la tête, le corps et les membres emprisonnés dans la cotte de mailles, les cuissards et les brassards, reparaissaient, élégants gentilhommes ou splendides seigneurs, sous la soie ou le velours, sous le drap d'or ou d'argent. Le luxe oriental, rapporté des croisades et fécondé par la vanité française, s'étalait dans tout son éclat. Tantôt l'œil était ébloui par la variété, et tantôt frappé par l'uniformité des vêtements : ainsi dans tel tournoi mille chevaliers parurent portant des robes de soie pareilles, et reparurent le lendemain avec un autre costume uniforme et non moins magnifique. Tous



s'asseyaient à la table ronde disposée pour eux : ronde, soit en souvenir du roi Arthur, soit pour éviter toute dispute de préséance. Pendant qu'ils refaisaient leurs forces, les juges diseurs, le roi d'armes et deux chevaliers de leur choix s'occupaient de décerner le prix d'armes au plus digne. Ils écoutaient avec soin les rapports des hérauts, consultaient les princes, les vieux chevaliers, et même tous les chevaliers présents. Tous avaient vu, tous pouvaient donc porter témoignage, attester ou contester des exploits. Par cette large et consciencieuse enquête, on arrivait à désigner quelques noms, et parmi ceux-ci la grave commission choisissait enfin le vainqueur. Alors les juges allaient trouver, parmi les nobles dames, celle qui leur paraissait la plus digne de remettre le prix. Ce prix était quelque joyau précieux. Elle le prenait dans ses mains et, le tenant devant elle, se dirigeait lentement vers le vainqueur. Les juges, le roi d'armes et les chevaliers choisis la suivaient. Les fanfares et les cris d'allégresse éclataient; tous les regards se tournaient avec envie vers l'heureux patient, qui recevait modestement et le joyau et un doux baiser.

La fête s'achevait par le bal et les danses : le possesseur du prix d'armes, radieux, mais modeste, y rencontrait à chaque pas les hommages des chevaliers et des dames, les attentions et les soins du

prince ou du seigneur du lieu. Ceux qui en avaient approché le plus près, non point jaloux, mais un peu tristes peut-être, trouvaient dans la conversation de leur douce amie un autre prix qui les consolait.



## CHAPITRE XIV.

I. Tournois (suite). — II. Armes. — III. Vêtements, armoiries. — IV. Chevaux.

### I.

Tous les combattants ne sortaient pas de la lice comme ils y étaient entrés. On en emportait plus d'un. L'on cite tel tournoi du xv<sup>e</sup> siècle, où périrent quarante-deux chevaliers et autant d'écuyers. L'Église proscrivit de bonne heure ces jeux sanglants. Un évêque de Saxe, en 1175, à la suite d'un tournoi où seize champions avaient été tués, excommunia, non-seulement tous les combattants, mais tous les assistants. Les anathèmes n'eurent pas un plus grand succès contre les tournois que n'en eut contre le théâtre, au xvii<sup>e</sup> siècle, toute l'éloquence de Bossuet, qui ne fit pas un seul jour fermer l'Opéra ni la Comédie. Il faut bien au monde les divertissements assortis à son goût, à ses mœurs et à ses lumières.

Les tournois étaient des divertissements nobles et utiles pour le temps. Le roi René, qui a écrit un

traité sur ce sujet, leur attribue quatre avantages : de bien faire connaître l'ancienneté de la noblesse par les armoiries; de donner lieu à rappeler publiquement aux chevaliers les lois de la chevalerie et à punir ceux qui les ont violées; d'exercer les jeunes chevaliers aux combats et de les préparer par une petite guerre à la grande; enfin de gagner le cœur d'une maîtresse ou de se faire pardonner une offense.

Il y avait une utilité politique très-réelle à réunir dans des fêtes pacifiques la noblesse, qui faisait alors partie de la constitution de l'État. Il n'y en avait pas moins à exciter l'émulation par ces concours militaires où chacun mesurait sa valeur et son adresse à celles d'autrui. Ce n'était pas une raison pour qu'on y répandit le sang. Et on l'y répandit moins à l'origine qu'à la fin de la chevalerie. Ce fut un raffinement du spectacle. Pour enchérir et attirer davantage l'intérêt, les chevaliers se plurent à mettre leur vie en péril. La coquetterie et le bon goût français devinrent aussi une cause d'imprudence. On voulut des armures moins massives pour les avoir plus élégantes. Les Allemands et Flamands, gens moins délicats, gens prudents, fabriquaient pour les tournois de lourdes et épaisses armures; leurs chevaliers semblaient des tours; le danger était diminué, comme aussi la grâce.

La *joute* était le genre de combat le plus grave.



C'était un duel, où les armes courtoises et les lances de rochet étaient souvent échangées contre les armes de combat. Un défi le précédait ordinairement et déterminait les armes qui devaient être employées. Lorsqu'il y avait *armes à outrance*, c'était en général entre des ennemis ou des guerriers de nations différentes. L'honneur national était alors en quelque sorte engagé, et l'on pouvait penser qu'un tel combat valait la vie d'un homme. Il y avait souvent des joutes hors des tournois. Tel chevalier, permission obtenue, publiait *joutes à tout venant*; il suspendait les écus de paix et les écus de guerre, et ceux qui se présentaient désignaient eux-mêmes, en touchant les uns ou les autres, s'ils voulaient combattre au glaive de guerre ou de paix.

Les *combats à la foule* imitaient les grandes mêlées de la guerre; les *joutes*, les duels et combats singuliers; les *castilles*, l'attaque et la défense d'un château; les *pas d'armes*, l'attaque et la défense d'un passage difficile, d'un pont, d'un défilé, d'une rivière. Toutes les phases principales de la guerre sérieuse étaient ainsi représentées dans ces jeux qui en étaient le prélude et l'école. On construisait pour les castilles de petits châteaux en bois, que les combattants se disputaient avec un acharnement souvent funeste. Le langage populaire en rend encore aujourd'hui témoignage : chercher castille, c'est chercher querelle. Ces divers genres de com-

bats diversifiaient le tournoi, qui se terminait ordinairement par un combat à la foule et un coup de lance en l'honneur des dames.

## II.

En parlant des armes, il faut distinguer l'époque et le rang : l'époque, parce qu'elles changèrent comme toutes choses ; le rang, parce que le chevalier et l'écuyer ne portaient pas une armure semblable. Si le moyen âge n'a pas inventé la hiérarchie, il en a du moins tiré la quintessence. Jamais siècle ni nation n'eut à ce point le génie et la manie de superposer les hommes aux hommes et de faire de la société une échelle à mille degrés. Seulement, une échelle sert à monter, et dans la société féodale on ne montait pas. Chacun vivait et mourait sur l'échelon où l'avait placé le bonheur ou le malheur de sa naissance. C'était un régime fondé sur l'inégalité des conditions humaines.

Ceci est moins exact pour la chevalerie que pour les autres parties de la société féodale, puisque le mérite seul faisait chevaliers ceux que la naissance avait faits nobles, puisque d'écuyer on devenait chevalier. Toutefois, l'esprit hiérarchique se retrouve dans l'étiquette qui fixait et distinguait les armes et les vêtements des chevaliers et des écuyers. Le chevalier portait le heaume, la lance, le hau-



bert et la cotte d'armes. Le heaume était un lourd pot de fer qui enveloppait toute la tête. Quand la *ventaille* ou visière en était baissée, on n'y respirait qu'avec peine et l'on y ressentait une chaleur difficile à supporter. Souvent deux combattants s'arrêtaient pour lever la visière et respirer. On estimait fort celui qui pouvait rester longtemps dans cette prison sans demander répit. La lance était longue et droite; on y employait ordinairement le bois de frêne; elle était armée d'un fer large et tranchant que Froissart appelle *glaive*; les glaives de Poitiers eurent d'abord beaucoup de renommée, plus tard ceux de Bordeaux. A l'extrémité de la lance flottait le pennon du bachelier ou la bannière du chevalier banneret. La lance était l'arme noble par excellence, plus noble que l'épée. Le haubert était une cotte de mailles de fer ou d'acier à l'épreuve de l'épée; il enveloppait le corps comme une blouse, et descendait jusqu'aux genoux environ. Les chevaliers ne portaient pas de cuirasse par-dessus le haubert au temps de saint Louis. Au siècle suivant, l'usage des cuirasses et des armes de fer plein prévalut. Ce changement se fit peu à peu: d'abord on renforça le haubert de quelques plaques de métal aux endroits les plus exposés, à la poitrine, aux épaules, aux coudes. Puis les plaques se rapprochèrent, s'enchevêtrèrent comme des écailles, puis elles se soudèrent, se fondirent ensemble, et les

souples armures de mailles furent tout à fait remplacées par les pesantes panoplies d'acier, de bronze ou de fer battu. Ce changement, accompli au temps de Philippe le Bel, fut pour quelque chose dans les nombreux désastres que la chevalerie subit au *xiv<sup>e</sup>* siècle. L'usage des armes à feu, qui s'introduisit vers ce temps, et qui devait par la suite faire abandonner les armures, en fit au contraire d'abord augmenter l'épaisseur, pour les rendre capables de résister aux nouveaux projectiles. Le chevalier fut opprimé sous le fardeau, et, renversé, fut hors d'état de se relever. La cotte d'armes était une longue tunique fendue sur les deux bras; les armes du chevalier y étaient peintes ou brodées devant et derrière.

L'écuyer ne portait qu'un chapeau de fer plus léger que le heaume, l'épée, la cuirasse et l'écu, bouclier rond fait de bois, de cuir et de fer.

Il n'est pas besoin de dire que le chevalier portait aussi l'épée et l'écu, sans parler de la *plommée* ou *plombée*, lourde massue armée de plomb, de fer ou d'acier, fort en usage au temps de saint Louis, des *grèves*, ou bottines de fer ou d'acier, des cuisards et des brassards de fer, des gantelets de fer. Le fer couvrait donc le chevalier des pieds à la tête; mais il disparaissait sous la brillante cotte d'armes, sous l'or, les pierreries et les panaches dont le heaume était souvent orné.



## III.

L'écuyer ne portait pas non plus le même vêtement que le chevalier. La différence était moins de la forme que de l'étoffe. L'écarlate, le vair, l'hermine, le petit-gris étaient réservés au chevalier; lui seul aussi pouvait revêtir le manteau long; lui seul pouvait porter des ornements d'or. L'écuyer n'en portait que d'argent, et toujours une différence de costume devait distinguer le rang. Quand les chevaliers portaient robes de velours, les écuyers n'en devaient porter que de soie, damas ou satin. C'était une étiquette sévère, et les rois rendirent mainte ordonnance pour interdire aux roturiers l'usage des nobles métaux dans leur parure. Le chevalier était *don*, *sire*, *messire*, *monseigneur*, et sa femme *dame*, *madame*. L'écuyer n'était que *monsieur* ou *damoiseau*, et sa femme *damoiselle*. Le chevalier seul avait des armoiries.

L'usage des armoiries est un des plus curieux de la chevalerie et un de ceux qui ont laissé le plus de traces en se liant étroitement à toute idée de noblesse et d'ancienneté de race. Si l'on ne considère que l'emblème et la devise, les armoiries sont de tous les temps. Tous les peuples primitifs, plus habitués à chercher des aventures qu'à déchiffrer des livres, et plus habiles à retenir un signe qu'un

..

nom, les ont mises en usage. Les sept chefs devant Thèbes avaient sur leurs boucliers des emblèmes et des devises. Il est donc superflu de démontrer qu'un comte de Flandre, vingt ans avant les croisades, faisait représenter, dans son sceau, un lion sur un écu.

Mais l'usage des emblèmes et devises, jusque-là rare et arbitraire, devint général à l'époque des tournois et des croisades, et prit une importance considérable. Celui des couleurs s'y associa vers le même temps, et ces deux sortes de signes, combinés de mille manières, devinrent distinctifs pour les familles nobles. Les noms des couleurs, dans le blason, ont presque tous une origine orientale : *gueules* (rouge) est le mot persan *gull*; *sinople* (vert), à peu près le nom d'une ville d'Asie (Sinope); *azur* est d'origine arabe. Il n'en faut pas conclure que le blason soit un emprunt fait dans les croisades aux peuples orientaux. Dans ces grandes expéditions, l'Orient et l'Occident se modifièrent l'un l'autre d'une manière générale. Mais on a tort d'endetter à tout propos un peuple envers un autre de tel usage, de telle institution.

Les Germains, entrés en Gaule, adoptèrent le sayon gaulois, et le portèrent par-dessus leurs armes. Allongé et fendu sur les côtés, le sayon devint la *cotte d'armes*. C'était un pardessus où les chevaliers, dès avant la croisade, étalaient tout leur luxe.



Drap d'or et d'argent, riches fourrures d'hermine, de martre zibeline, de gris, de vair, étoffes de soie et de velours, on n'y épargnait rien. On y mettait une vanité extrême, et un écrivain d'alors s'écrie : « Nous soupirons après une peau de martre comme après le bonheur suprême. » On décora ces cottes d'armes de signes, de broderies, de découpures (bandes, jumelles, fascés, lambeaux, sautoirs, chevrons, chefs et autres pièces), soit de drap d'or et d'argent sur les fourrures, soit de fourrures sur les draps d'or et d'argent. Les chevaliers portèrent donc leurs armoiries sur la cotte d'armes avant de les porter sur l'écu. Ils ne tardèrent pas à appliquer sur l'écu un morceau de la cotte d'armes, puis à en faire représenter l'image par la peinture. Les hérauts appelèrent alors *métaux* les draps d'or et d'argent, *couleurs* les pannes (étoffes) et les fourrures simples; les fourrures composées gardèrent leur nom. Deux métaux : l'or et l'argent. Cinq couleurs : gueules, sinople, sable (*sabellina pellis*, peau de martre zibeline, de couleur noire), azur, pourpre. Deux fourrures : l'hermine et le vair (*vairius*, marqueterie d'hermine et de gris).

Après avoir imité sur l'écu le fond de la cotte d'armes, métal, couleur ou fourrure, le peintre d'armoiries (c'était une spécialité) y représentait aussi les signes dont elle était couverte, découpures ou objets empruntés de la nature. On appelait

ceux-ci dans le jargon héraldique *meubles d'armoiries*. Ils étaient de toutes sortes : croix multiformes, la plupart du temps des croisades ; parties du corps humain : tête, cœur, bras, mains ; châteaux et tours crénelés ; animaux sauvages ou domestiques ; oiseaux : l'aigle, le coq, l'épervier chaperonné avec les grelots aux pieds, le paon se mirant dans sa queue en roue, le phénix sur son bûcher ; astres : le soleil avec un nez, une bouche et deux yeux ; des croissants, des étoiles, des comètes ; objets de guerre : épée, flèches, molettes d'éperons, etc. En général, ces signes rappelaient le souvenir de quelque exploit glorieux. Un vieux poète parle des vaillants hommes qui

Ont laissé pour témoins les marques honorables  
De leur grande valeur sur le fond d'un écu.

C'est seulement dans la décadence que les signes dégénérèrent en rébus (armes parlantes), et que l'on attribua aux couleurs une signification : subtilités de mauvais goût que n'épargnera pas le bon sens de Rabelais.

#### IV.

Il est impossible de ne pas dire un mot de ce *fier et fougueux animal* qui a joué dans la chevalerie un rôle assez important pour lui donner son nom.



Avouons d'abord qu'au moyen âge, aussi bien que dans l'antiquité, les chevaux qui comprennent et qui parlent appartiennent exclusivement à la poésie. Ceux d'Achille et le fameux Bayard n'ont point de frères dans l'histoire. Toutefois, le cheval était étudié à fond, employé et nommé suivant ses aptitudes diverses. Les grands chevaux de bataille et de tournoi étaient appelés *destriers*, parce que l'écuyer les tenait à sa droite derrière son maître, qui ne les montait qu'au moment de l'action, tout frais et reposés; d'où *monter sur ses grands chevaux*. Jusqu'à ce moment, le chevalier chevauchait sur des montures d'allure plus commode et plus douce : le coursier, pour une marche rapide; le roussin, le courtaud, le palefroi, la haquenée, pour une marche plus tranquille. Ces derniers étaient aussi les paisibles véhicules des châtelaines et des ecclésiastiques. Monter une jument, c'était déroger; c'était un signe de roture ou de dégradation. On pense que ce préjugé avait son origine dans une précaution sage : celle de favoriser la multiplication de l'espèce, en réservant les mères aux travaux de la paix.

---

## CHAPITRE XV.

### Désintéressement des chevaliers.

L'hôte allait au fond des choses, quand il dit au chevalier de la Manche : « Avez-vous de l'argent ? — De l'argent ? pas un sou ; et je n'ai jamais lu qu'un chevalier errant en ait porté. — C'est ce qui vous trompe ; et si les livres n'en disent rien , c'est que les auteurs ont cru que cela allait de soi , et qu'on ne s'imaginera jamais que les chevaliers errants eussent pu oublier des choses aussi nécessaires que de l'argent et des chemises à changer. » O poésie des vieux âges, quel soufflet ! et de la main d'un maraud ! Allons, il faut compter. Allons, brillants chevaliers, déshabillez-vous et déroulez vos mémoires. Cette cotte d'armes est riche, elle vous coûta gros ; cette robe de soie vient de loin et fut payée cher ; cette fourrure a du prix. Voici une superbe armure ; on n'en a point une pareille à moins de 500 livres chez le forgeron écossais, l'amant de la jolie fille de Perth. N'épargnez, croyez-moi, ni le foin ni l'avoine à ce rare destrier ; vous



devez savoir ce que vous coûterait son pareil. Voici un écuyer gaillard et de bonne prestance, qui, je pense, n'a point l'habitude de se coucher sans souper. Et ce gros varlet n'est pas sans manger quelque chose. Bel équipage, chevalier! Bon an, mal an, à combien la dépense?

« Sire, dit Joinville au roi Louis IX, un jour qu'ils étaient seuls tous deux ensemble en Terre sainte, sire, me faut bien deux mille livres pour huit mois de service. Car j'ai fait demeurer Pierre de Pontmolain, lui troisième à bannière, qui me coûtent quatre cents livres. » Alors le roi, comptant sur ses doigts : « Ce sont, fit-il, douze cents livres que vous coûteront vos chevaliers et gens d'armes. — Et regardez donc, sire, s'il ne me faudra pas bien huit cents livres pour me monter les harnais et chevaux et pour donner à manger à mes chevaliers jusqu'au temps de Pâques. » A manger à mes chevaliers! Oserai-je dire cette irrévérencieuse pensée? je ne lis jamais ces familiers entretiens du saint roi et du bon sénéchal, sans une arrière-pensée des deux héros de Cervantès.

Un chevalier de Normandie eut un procès. Il devait vingt journées d'host, c'est-à-dire de service militaire à cheval; un clerc maladroit écrivit dans la chartre « vingt journées d'aoust, » et le chevalier se vit requérir de vingt journées de femme pour la moisson. Il fit reconnaître et corriger cette humi-

liante erreur. Ainsi se touchent les conditions humaines : le service des plus fiers chevaliers put être confondu avec celui des plus humbles mercenaires ; il suffit d'une faute d'orthographe. Les chevaliers se *louaient* pour une guerre ou un tournoi, comme une chétive femme de manant pour la moisson. Ils se louaient au jour, à la semaine, au mois, à l'année. Ces chevaliers que vous avez vus paraître si brillants et si superbes dans le tournoi, ils étaient loués. Ils entouraient le banneret, parce que le banneret les avait payés. Le banneret lui-même se louait souvent à quelque *riche homme* ou grand seigneur, avec toute sa séquelle de *bacheliers* (bas chevaliers, simples chevaliers). Quelquefois aussi, pour éviter la dépense et l'embarras, il renonçait momentanément à *tenir son estat*, et, comme un simple bachelier, s'en allait louer son bras et sa lance sans plus.

Voilà comment les chevaliers suffisaient à leur entretien journalier ; mais pour avoir de belles armes et de beaux vêtements, il leur fallait encore des bénéfices. Ils en avaient. Les combats, l'amour, nobles choses ! et choses utiles. Est-ce pour l'honneur, est-ce pour l'amour que ce chevalier joute si vaillamment ? ou bien est-ce pour la riche armure de son adversaire ? L'armure est le prix de la joute. Il y avait une épée de tournoi qu'on appelait *gagnepain*. Voyez, dans le fabliau, ce pauvre chevalier



qui n'avait pour vivre que la ressource des tournois. On les défendit : le pauvre homme mit en gage tout ce qu'il possédait. Le harnais même y passa. Enfin on publia un tournoi à la Haye, en Touraine. Comment s'y rendre sans argent? Huet, l'écuyer, était un homme avisé : il vendit le palefroi, retira de gage le harnais, et tous deux partirent. Quelle qu'eût été dans le tournoi la fortune du bon chevalier, il trouva bien mieux en chemin. Trois fées se baignaient dans un lac; leurs robes d'or étaient suspendues aux branches d'un arbre. Huet, qui marchait devant, les prit en passant. Le chevalier survenant ouït les dames se plaindre. Courtois et galant, il courut après son écuyer et rapporta les robes aux dolentes baigneuses. Elles le récompensèrent si bien, qu'il ne manqua plus de rien depuis ce moment, ni le jour ni la nuit.

Cette histoire de fées n'est pas tout à fait menteuse. La fée, c'était souvent une jolie dame ou une gentille damoiselle. La dame des Belles Cousines sut bien ce que coûtait un équipement d'écuyer, quand le petit Jehan de Saintré sortit de pages. Mais quoi de plus gracieux, quoi de plus touchant que cette protection de l'amour sur la jeunesse, quand celui qui reçoit aime comme Saintré, quand celle qui donne aime comme la Belle Cousine! quand cette douce protection profite à la vertu et fait éclore de nobles actions! Les malins con-

teurs de fabliaux voient les choses d'un moins beau côté.

Deux jeunes et nobles damoiselles, Florence et Églantine, causent d'amour le long d'un frais ruisseau. L'une aime un clerc et l'autre un chevalier. Quel est le plus courtois de ces deux amants?

« C'est le clerc, dit Églantine.

— C'est le chevalier, dit Florence. A quoi est bon votre amant, qu'à chanter dans une église ou à marcher dans une procession un psautier à la main? Tandis qu'il donne une absolution, le mien force un château. Si j'assiste à un tournoi, il y vole pour me plaire. Animé par mes regards, il renverse son ennemi, et, perçant écu et haubert, lui laisse sa banderole dans le corps. Alors il appelle son fidèle écuyer : « Va promptement, lui dit-il, offrir ce cheval à ma mie, et dis-lui qu'il est le prix de mon courage. » Bientôt il accourt lui-même, couvert de gloire, chercher dans mes bras sa récompense. Viens, après cela, me vanter ton amant tondù, qu'on ne voit en public qu'escortant un cadavre, parce qu'alors il est assuré d'un souper! S'il te fait un présent, c'est avec un argent qui sent le mort. Et près de toi, à quoi est-il bon, qu'à lire un roman où chanter? Mais non, je me trompe : quand tu seras malade, il viendra recommander ton âme, et, après ta mort, il dira pour toi matines et fera sonner les cloches.



— Votre ami va aux tournois, repartit Églantine ; mais c'est quand , pour s'équiper, il a mis en gage le peu qu'il a : car il faut que tous ces héros donnent des gages ; on ne leur prêterait rien sur parole. Tant que dure cet argent mendié, il a de quoi manger ; mais bientôt le cheval, le haubert, le heaume, tout, jusqu'au frein et à la selle, vole chez l'usurier ; et *il revient dans vos bras couvert de gloire*. Si vous avez l'âme belle, c'est là le moment de venir à son secours. Au reste, il n'est pas difficile ; tout lui est bon. Donnez-lui vos parures, vous en serez quitte pour payer quand vous voudrez les ravoir. Et après tout, n'être obligée de renouveler cette cérémonie que cinquante ou soixante fois par an, en vérité ce n'est pas trop. Pour moi, qui n'ai pas ce bonheur, au moment où je suis nonchalamment assise sur ma chaise, je vois entrer ma chambrière. « Madame, me dit-elle, « voici un peliçon et un bliaud que vous envoie « votre ami : ils valent bien cent livres d'esterlins. » Alors, si je veux récompenser son amour, je puis à mon aise jouir toutes les nuits de sa tendresse, et ne crains pas de le voir absent pendant des mois entiers, ou revenir estropié après avoir couru sans but tous les grands chemins. »

Le débat n'eût point fini, si les deux damoiselles ne l'eussent porté à la cour du dieu d'amour. Elles le trouvent couché sur un lit de feuilles de rose,

entouré de trophées d'arcs et de flèches. Il convoque ses barons, les oiseaux. Le rossignol jette son gant pour les clercs. Le perroquet, de la troupe des oiseaux querelleurs et rapaces, le ramasse pour les chevaliers. Une feuille de rose est leur heaume, un brin d'herbe leur cimenterre. Le rossignol léger fond sur son ennemi et lui porte un coup si terrible, qu'il fend la feuille de rose. Les clercs sont reconnus plus courtois que les chevaliers et plus dignes d'avoir une mie. Florence meurt de désespoir, et les oiseaux lui élèvent un tombeau de fleurs.

Le satirique trouvère qui composa ce fabliau n'épargna guère ni clercs ni chevaliers. A l'en croire, les clercs usurpaient le domaine de la galanterie ; les chevaliers désertaient l'amour et ses délicates jouissances pour des plaisirs plus grossiers. Deux clercs, cheminant de compagnie, rencontrent un lieu charmant, tapissé d'herbe fraîche, émaillé de fleurs, ombragé d'arbres touffus. « Ami, dit l'un d'eux à son compagnon, qui aurait en ce lieu, pour rire et folâtrer, femme jolie qu'il aimerait!... » Deux chevaliers passent par le même chemin. « Ah! s'écrient-ils, quel plaisir, si nous avions ici bon pâté, bonne chère, et d'excellent vin! »

Philippe le Bel fut obligé de rendre plusieurs ordonnances pour détourner les chevaliers de cer-



tains tournois bourgeois, moitié sérieux, moitié grotesques, qui se terminaient par un copieux et solide banquet. Ces tournois s'appelaient *tupineis*. *Tupin* veut dire *pot* dans le pays de Rabelais.

Ainsi, dès la fin du *xiii<sup>e</sup>* siècle, la chevalerie s'abandonne à des instincts moins nobles, et semble moins soucieuse de sa dignité que de son ventre. Si j'osais parler grec, je dirais : la chevalerie *san chopancise*.

